

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Blason.

—

LA CORDELIÈRE.

Une guirlande de feuilles ou de fleurs entourant l'écusson d'une dame fut longtemps le symbole de son célibat ou de son veuvage. Mais depuis le quinzième siècle on trouve cet ornement remplacé par une cordelière en filet à nœuds, et les écrivains les plus experts dans l'art héraldique ne sont pas d'accord sur l'origine de cet usage. Les uns disent que, dès l'année 1470, Louise de la Tour d'Auvergne, veuve de Claude de Montaignu, tué dans un combat, avait pris pour devise une cordelière à nœuds rompus, avec ce jeu de mots bien conforme à l'esprit de l'époque : « J'ai le corps délié » (1). Les autres donnent la priorité à Marie de Clèves, mère de Louis XII, dont on voyait le blason ainsi environné, sur les

(1) Par allusion à la rupture des liens de son mariage.

vitraux de l'église des Cordeliers de Blois.

Ce qui paraît plus certain, c'est que la reine Anne de Bretagne, afin de témoigner la dévotion particulière qu'elle portait à Saint François d'Assise, patron de son père (1), créa, pour les veuves et demoiselles de sa cour, un ordre de la cordelière. De même que le roi donnait aux chevaliers de Saint-Michel un collier à coquilles, cette princesse choisit, pour signe distinctif de sa nouvelle institution, un collier à nœuds imitant le cordon des religieux franciscains; elle le conféra surtout aux nombreuses demoiselles qu'elle se plaisait à élever à ses frais dans son palais et qu'elle nommait *ses filles*. Dès lors les dames de l'ordre mirent le collier autour de leurs armoiries. La reine elle-même leur en donna l'exemple après la mort de Charles VIII, son premier époux, arrivée en 1498 (2). En même temps elle adopta la légende déjà attribuée à Louise de la Tour d'Auvergne. Des historiens trop médisants ont osé remarquer à cette occasion qu'elle fut mal inspirée dans son choix, puisqu'elle boitait et avait la taille très-peu déliée.

(1) François II, duc de Bretagne.

(2) Plus tard, en 1512, la duchesse de Bretagne baptisa du nom de la Cordelière le vaisseau amiral d'une flotte équipée par elle contre les Anglais qui insultaient les côtes de sa province.

Bientôt après, la cordelière autour de l'écu fut généralement adoptée à la place de l'ancienne guirlande.

Feu Auguste DUMONCHAU.

Revue Littéraire.

L'Irlande sociale, politique et religieuse, par M. Gustave de Beaumont, député. 2 vol.; librairie de Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 8.

Vos pères et vos frères, qui suivent, dans nos grands journaux, les événements de la politique, ont dû sans doute, mesdemoiselles, parler quelquefois devant vous de ce qui se passe en Irlande, de ces immenses et imposants *meetings*, où la parole d'O'Connell, qui, seul sans soldats ni constables, soulève ou apaise à son gré les tempêtes populaires; et dont l'éloquence majestueuse, et simple à la fois, vous aura fait gémir sur les souffrances de la malheureuse Irlande... Aussi nous avons pensé que vous aimeriez à connaître les causes des agitations sans cesse renaissantes de ce pays; et, par les persécutions qu'il éprouva dans le passé, vous comprendrez la grande lutte qui se développe sous vos yeux. Nous allons demander ces enseignements à l'ouvrage qu'un écrivain consciencieux, et d'un haut talent, vient de publier sur l'Irlande; et nous ne pourrions mieux faire que d'emprunter à M. Gustave de Beaumont ses idées et son style :

« La nature semble avoir doté l'Irlande de ses dons les plus généreux; elle a enrichi ses entrailles de métaux précieux, versé à pleines mains sur le rocher qui lui sert de base le sol le plus fertile du monde; elle a donné à son commerce maritime les plus beaux ports, dont quatorze sont propres à recevoir des vaisseaux de guerre; et comme si elle l'eût destinée à une grande

fortune, elle l'a placée à l'ouest du continent, comme une sentinelle avancée, dépositaire des clefs de l'Océan, chargée d'ouvrir aux vaisseaux d'Europe la route de l'Amérique, et de présenter aux vaisseaux d'Amérique le premier port européen.

» Puis, après lui avoir fait ces riches présents, elle a encore travaillé à l'embellir. Elle a dessiné ses montagnes avec une grâce infinie, parsemé ses vallons de prairies et de lacs, et, la recouvrant tout entière d'une brillante robe de verdure, elle a voulu qu'on l'appelât dans la langue du poète, *la verte Erin*, *la belle Émeraude*, première fleur de la terre, première perle des mers :

First flower of the earth,
First gem of the sea.

» Cependant, en dépit des ornements qu'elle porte et des trésors qu'elle renferme, l'Irlande n'est ni une contrée riantes ni un pays fortuné.

» La plus belle nature manque de vie si le soleil ne l'anime pas; ces montagnes élégantes, ces grands lacs, ces prairies éternelles, ces collines aussi fraîches que les vallées, offrent sans doute des aspects pleins de charme à celui qui, par accident, les voit sous un beau ciel; mais l'atmosphère de l'Irlande est presque toujours sombre et chargée de nuages ou de vapeurs. Les vents d'ouest et du sud-ouest soufflent sur elle presque sans relâche; ils lui apportent les orages et les tempêtes de l'Atlantique; l'Océan domine l'Irlande, et règle souverainement sa température : il est le tyran de son climat.

» Autrefois l'Irlande était une forêt, et la végétation s'y montrait si puissante qu'on lui avait donné le surnom d'*Ile des Bois*. Maintenant elle est absolument dépouillée d'arbres, et lorsque par un jour de printemps elle apparaît presque chauve, plein de sève et de jeunesse, on dirait une belle et jeune fille dont on a coupé la chevelure. »



Quel phénomène a produit ce grand déboisement qui ne s'est opéré qu'assez longtemps après l'ère chrétienne? Selon M. Gustave de Beaumont, la ruine des forêts serait un effet de la fureur des vents déchainés sur l'Irlande; mais ce travail de destruction aurait été aidé par les clairières qui, pratiquées çà et là dans les forêts, à mesure que les habitants avaient besoin d'un espace ouvert pour leurs cabanes ou d'un champ pour leurs moissons, ont dû laisser les arbres voisins sans appui contre les attaques continuelles de l'ouragan.

Mais les plus grandes convulsions, les plus terribles secousses de l'Irlande ne sont pas l'œuvre de l'Océan, des vents et des orages : elles lui sont venues de l'homme...

A ce sujet, M. Gustave de Beaumont a tracé un ferme et lumineux tableau de la domination anglaise, qui, depuis 1169 jusqu'à la fin du siècle dernier, n'a été qu'une longue et violente tyrannie.

En 1156, une bulle du pape Adrien IV donne le royaume d'Irlande à Henri II, roi d'Angleterre.

Cette bulle prouve que déjà à cette époque Henri II avait porté ses vues sur l'Irlande, dont il se faisait attribuer la suzeraineté par la puissance qui alors disposait des empires. Adrien IV était Anglais d'origine, et il éprouvait sans doute pour son pays natal des sympathies que Henri II sut exploiter.

Ce ne fut que douze ans plus tard que les Anglo-Normands envahirent l'Irlande. Voici, disent les chroniqueurs du temps, à quelle occasion :

Dermot, roi de Leinster, ayant enlevé la femme d'O'Roarke, roi de Meath, celui-ci porta plainte à Roderik O'Connor, monarque de toute l'Irlande, qui aussitôt prit en main la cause du roi outragé, et chassa de ses états le prince auteur de l'injure. Dermot, dans son désespoir, vint implorer l'appui du roi d'Angleterre. Heureux sans doute de l'occasion qui s'offrait

à lui d'accomplir un dessein longtemps projeté, Henri II promit à Dermot de lui faire rendre justice, et bientôt Fitz-Stephen, et Strongbow, comte de Pembroke, abordèrent en Irlande avec une suite de chevaliers anglo-normands.

Cependant, à peine Dermot a-t-il ainsi amené l'étranger dans sa patrie, que, voyant bien qu'il ne sera point remis en possession de ses états, il engage Fitz-Stephen à retourner en Angleterre; mais Fitz-Stephen lui répond : « Que demandez-vous? nous avons abandonné nos amis si chers, notre patrie tant aimée; nous avons brûlé nos vaisseaux; ce n'est pas dans l'idée de nous enfuir; nous avons déjà combattu au péril de notre vie; à présent, quoi qu'il arrive, nous sommes destinés à vivre ou à mourir ici avec vous. »

Dermot ne recouvra pas sa couronne, et les Anglais restèrent en Irlande.

Mais, parmi les causes qui ont facilité les premiers progrès des conquérants, l'auteur indique celle qui suit comme une des principales.

A cette époque, l'Irlande était pieuse et sainte parmi les nations les plus chrétiennes : ses prêtres, qui se montraient aussi bien à la tête de la société politique que de la société religieuse, étaient depuis un quart de siècle soumis à l'autorité de l'Eglise romaine.

C'est dans de semblables circonstances qu'en 1156 Henri II arrive en Irlande. Il se présente comme un prince ami de la paix et de la justice qui vient, non pour dépouiller les Irlandais de leurs droits, mais pour leur en assurer la tranquille jouissance : il laissera aux grands leur puissance politique, aux propriétaires leurs domaines, aux prêtres leur autorité spirituelle, à tous leur patrie, leurs lois et leurs mœurs. Il ne veut qu'une seule chose, c'est le titre de *seigneur d'Irlande*, dont il ne se prévaudra jamais, si ce n'est pour faire fleurir dans cette contrée la religion et les bonnes mœurs; et ce n'est pas de son chef qu'il

s'attribue cette grande mission, c'est du pape Adrien IV et d'Alexandre III, son successeur, qu'il l'a reçue; il s'empare de l'Irlande, non pour satisfaire des penchants ambitieux, mais pour obéir aux bulles de ces deux papes. L'Irlande ne pouvait mal accueillir un prince qui se présentait avec un tel mandat. Aussi vit-on tous les grands dignitaires de l'Eglise catholique proclamer le droit du roi d'Angleterre. Mais l'établissement des Anglo-Normands éprouva de vives résistances.

M. Gustave de Beaumont explique ensuite comment les vainqueurs s'établirent en face des vaincus, sans mêler leurs institutions, leurs mœurs, leurs intérêts; gardant pour eux les libertés et les privilèges dont ils jouissaient dans leur pays, tandis que les indigènes restaient attachés à leurs antiques traditions, à leurs vieilles coutumes. La politique de l'Angleterre s'opposant à ce que les Irlandais devinssent Anglais, et à ce que les Anglais se fondissent dans les populations indigènes, force fut donc pour les vaincus de demeurer ennemis de leurs vainqueurs. Aussi, ajoute l'auteur, les voit-on toujours rester tels, et recommencer incessamment de nouvelles luttes incapables, il est vrai, d'amener leur affranchissement, mais suffisantes pour rendre singulièrement lourde et précaire la conquête de leurs vainqueurs.

Jusqu'alors le mal en Irlande n'était que politique; vint le seizième siècle, époque des grandes querelles religieuses entre le catholicisme et la réformation; l'Angleterre se rangea du côté de la doctrine de Luther; de là, dit l'auteur, la cause capitale des malheurs de l'Irlande. L'Angleterre, devenant protestante, s'obstina à ce que l'Irlande le devînt aussi. Mais la réformation s'offrait à elle dans de telles circonstances qu'elle ne pouvait l'accepter.

« Par qui est apporté chez elle ce culte qu'elle ne désire ni ne comprend? par un peuple avec lequel elle est en guerre depuis quatre cents ans, par un peuple qu'elle

hait comme on hait son plus mortel ennemi, et au joug duquel elle espère encore échapper....

» Aussi, tandis que Henri VIII et Élisabeth établissaient à leur gré et selon leur fantaisie la religion réformée, tous leurs efforts pour la fonder en Irlande n'aboutirent qu'à trois ou quatre insurrections de ce pays contre l'Angleterre, auxquelles sans doute le sentiment national ne fut pas étranger, mais qui prenaient cependant leur principale source dans cette nouvelle cause de haine que la religion venait de faire naître.

» A la vérité, l'Irlande fut domptée par Élisabeth. Cette princesse, en moins de dix années, dépensa quatre-vingt-six millions de francs (somme énorme, en 1600) pour arriver à sa conquête. Mais le résultat de cette soumission de l'Irlande fut la cessation de la guerre, et non l'adoption du culte anglican.

C'est dans le livre de M. Gustave de Beaumont qu'il faut étudier cet lamentable histoire de sept siècles durant lesquels la politique des oppresseurs se manifesta par des violences, par des assassinats, par des confiscations, par la terreur ou par la corruption; c'est là qu'il faut connaître et accuser aussi les représailles barbares qui trop souvent déshonorèrent le parti des opprimés... Depuis longtemps, grâce à Dieu! les rois et les parlements d'Angleterre ont amélioré la situation de l'Irlande; les lois de persécution et de violence ont cessé pour elle; vers la fin du siècle dernier, elle est entrée dans une ère nouvelle d'indépendance; en 1829, elle a obtenu enfin l'émancipation de son Église catholique; mais les sources de ses misères sont loin d'être tarries. L'Irlande contribue à tous les impôts de l'état; elle donne pour la défense commune ses soldats, ses marins, et, par une inégalité vraiment injuste et choquante, on lui refuse encore plusieurs droits politiques et religieux, plusieurs des garanties sociales qui assurent depuis longtemps l'indé-

pendance des peuples d'Angleterre et d'Écosse ; aussi, tout en protestant de leur fidélité pour leur jeune et bien-aimée reine Victoria, six millions de *repealers* demandent, par la voix d'O'Connell, le rappel du parlement irlandais qui leur a été enlevé en 1800, et une administration séparée. Laissons l'éloquent écrivain nous expliquer les premières causes des souffrances de l'Irlande et du paupérisme qui y grandit de jour en jour.

« Je ne crois pas qu'il existe une seule contrée où la conquête, datant de si loin, ait laissé des traces tout à la fois si antiques et si vivantes. Il semble que les siècles en s'écoulant n'aient guéri aucune de ses plaies. Le sol est encore tout saignant de ses blessures ; partout la guerre l'a dévasté, partout la civilisation l'a frappé de ses coups. On ne saurait marcher en Irlande sans y rencontrer une ruine qui n'ait été témoin de quelque sanglante querelle ; on n'y peut faire un pas sans fouler aux pieds une terre qui, par le sort des guerres civiles, ne soit passée tour à tour aux mains de trois ou quatre possesseurs, dont le dernier resté maître représente la cause qui a triomphé ; à côté des vainqueurs on voit les vaincus, tout pleins encore du souvenir de temps plus prospères. — Ce champ, vous disent-ils, appartenait jadis à mon ancêtre : Cromwell le donna à un de ses soldats qui l'a transmis à ses enfants. — Ce château, qu'occupe un seigneur anglais de noblesse récente, fut confisqué par Guillaume III sur un Irlandais de race illustre et de sang royal, dont les descendants labourent aujourd'hui le sol sur lequel régnaient leurs aïeux... »

« L'Irlande présente un éternel contraste de l'extrême richesse et de l'extrême indigence. On ne voit que des châteaux magnifiques ou des cabanes misérables ; point d'édifice qui tienne le milieu entre le palais des grands et la chaumière de l'indigent ; il n'y a que des riches et des pauvres.

« Le catholique d'Irlande ou l'homme de la classe inférieure ne trouve à sa por-

tée qu'une seule profession, la culture de la terre ; et quand il n'a pas le capital qui lui serait nécessaire pour être fermier, il bêche le sol comme un manœuvre.

« Le protestant qui, en Irlande, a le privilège du rang, de la puissance politique et de la richesse, a aussi le monopole de l'éducation. Jusqu'à ces derniers temps, il n'existait d'école primaire que pour les protestants ; aujourd'hui encore le catholique ne trouve point dans les établissements consacrés à la haute instruction les mêmes avantages qui sont accordés aux protestants. Ainsi, tandis que tout est calculé pour développer les facultés intellectuelles du riche, le pauvre est abandonné à lui-même et laissé dans son ignorance.

« On conçoit sans peine combien ces deux classes opposées, constituées ainsi chacune sur une base immuable, ont dû se développer et s'étendre, l'une dans la sphère de sa puissance, l'autre dans le cercle de sa misère et de sa servitude...

« Aussi, ajoute l'auteur, les revenus du riche s'élèvent quelquefois en Irlande à des sommes dont l'énormité nous paraît chimérique. Le riche s'est fait, sur cette contrée de misère, une destinée magnifique ; il a des châteaux splendides, des domaines sans bornes, des montagnes, des prairies, des forêts, des lacs ; il a tout cela, et souvent il le possède deux ou trois fois. »

Mais suivons l'auteur dans la demeure du pauvre qu'il a visitée pour mieux connaître et retracer les souffrances du peuple irlandais :

« Qu'on se représente quatre murs de boue desséchée, que la pluie, en tombant, rend sans peine à son état primitif ; pour toit un peu de chaume, ou quelques coupures de gazon ; pour cheminée, un trou grossièrement pratiqué dans le toit, et le plus souvent la porte même du logis, par laquelle seule la fumée trouve une issue ; une seule pièce contient le père, la mère, l'aïeul, les enfants ; point de

meubles dans ce pauvre réduit; une seule couche, composée ordinairement d'herbe et de paille, sert à toute la famille. On voit accroupis dans l'âtre cinq ou six enfants demi-nus, auprès d'un maigre feu, dont les cendres recouvrent quelques pommes de terre, seule nourriture de toute la famille; au milieu de tous, gît un porc immonde, seul habitant du lieu qui soit bien, parce qu'il vit dans l'ordure..

» Non loin de la chaumière s'étend un petit champ d'un acre ou d'un demi-acre; il est semé de pommes de terre; des rangées de pierre entassées les unes sur les autres et parmi lesquelles croissent des ajoncs lui servent de clôture.

» Cette demeure, ajoute l'auteur, est bien misérable; cependant ce n'est pas celle du pauvre proprement dit : c'est l'habitation du fermier irlandais et de l'ouvrier agricole... »

Vous lirez avec intérêt, mesdemoiselles, ce tableau si vrai, si animé; et quand vos âmes se seront apitoyées sur les maux de

la pauvre Irlande, cette sœur déshéritée de l'opulente Angleterre, ramenez vos regards non sans joie et sans orgueil vers ce beau royaume de France, où nobles et riches ne peuvent invoquer aucun privilège, aucun droit contre le bourgeois et le paysan, car les lois sont faites par tous et pour tous; où, sous un doux soleil, la fécondité de la terre assure du pain, chaque jour, aux travailleurs; où catholiques, protestants, israélites, se donnent la main comme des frères; où le Flamand, le Breton, le Normand, le Provençal, le Bourguignon, le Lorrain, à jamais réunis, ainsi que l'habitant de l'ancienne Ile-de-France, par le même sentiment de nationalité, s'honorent d'être les citoyens, les soldats d'une même patrie; oui, mesdemoiselles, soyez heureuses et fières d'être nées et de vivre dans ce bon et glorieux pays d'égalité, de tolérance, d'union et de patriotisme !

DE PUSSY.

Littérature Etrangère.

A DIFFERENCE BETWEEN THE FRENCH AND ENGLISH.

We may observe the different form of national vanity in the inhabitant of either country, by comparing the eulogia which the Frenchman lavishes on France, with the sarcastic despondency with which the Englishman touches upon England.

A few months ago I paid a visit to Paris. I fell in with a French marquis of the Bourbonite politics : he spoke to me of the present state of Paris with tears in his eyes. I thought it best to sympathize and agree with him; my complaisance was displeasing. He wiped his eyes with the air of a man beginning to take offence : « Nevertheless, sir, quoth he, our

DIFFÉRENCE ENTRE LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS.

On peut observer les formes différentes de la vanité nationale chez les habitants de ces deux pays, en comparant les éloges que le Français prodigue à la France, et le sarcastique découragement avec lequel l'Anglais parle de l'Angleterre.

Il y a quelques mois je fis un voyage à Paris. J'y rencontrai un marquis français appartenant au parti légitimiste : il me parla de l'état actuel de Paris, avec des larmes dans les yeux. Je pensai qu'il était de la politesse de l'approuver, de sympathiser à ses regrets. Ma complaisance lui fut désagréable; je vis dans ses yeux qu'il commençait à se croire of-

public buildings are superb!» I allowed the fact. « We have made great advances in civilization. » There was no disputing the proposition. « Our writers are the greatest in the world! » I was silent. « *Enfin*, what a devil of a climate yours is, in comparison to ours. »

I returned in England, in company of a Frenchman who had visited us twenty years since, and who was delighted with the improvement he witnessed in London. I introduced him to one of our patriots: « What a superb street is Regent-street! » cried the Frenchman.

— Pooh! sir, mere lath and plaster! replied the patriot.

— I wish to hear your debates, said the Frenchman.

— Not worth the trouble, sir, groaned the patriot.

— I shall do homage to your public men.

— Mere twaddlers, I assure you; nothing great now a-days.

— Well, I am surprised; but, at least, I shall see your authors and men of science.

— Really, sir, answered the patriot, very gravely, I don't remember that we have any. »

The polished Frenchman was at a loss for a moment, but recovering himself. « Ah! said he, taking a pinch of snuff, but you're a very great nation, very. »

— That is quite true, said the Englishman, drawing himself up.

The Englishman, then, is vain of his country. Wherefore? Because of the public buildings? he never enters them. The laws? he abuses them eternally. The public men? they are quacks. The writers? he knows nothing about them. He is vain of his country for an excellent reason: it produced him.

LYTTON BULWER.

fensé. « Néanmoins, monsieur, me dit-il, nos monuments sont superbes! — J'en convins. — Nous avons fait des pas immenses dans la civilisation. — Il n'y avait pas moyen de le constater. — Nos écrivains sont les premiers écrivains du monde. — Je gardai le silence. — Enfin, dit-il, quel diable de climat que le vôtre, comparé à celui de la France! »

Je retournai en Angleterre avec un Français qui vingt ans plus tôt avait visité notre pays, et était en admiration des embellissements qu'il remarquait à Londres. Je le présentai à un de nos patriotes: « Quelle superbe rue que Regent-street! s'écria le Français.

— Bah! monsieur! des lattes et du plâtre! répondit le patriote.

— Je voudrais bien entendre les discussions du parlement, dit le Français.

— Cela n'en vaut pas la peine! monsieur, soupira le patriote.

— Je veux rendre hommage à vos hommes d'état.

— Des bavards! je vous assure. Nous n'avons rien de grand aujourd'hui!

— D'honneur! j'en suis surpris; mais au moins je verrai vos auteurs, vos savants.

— En vérité, monsieur, répondit gravement le patriote, je ne sache pas que nous en ayons aucun. »

Le poli Français se trouva interdit un moment; puis, recouvrant sa présence d'esprit, il dit en prenant une prise de tabac: « Cependant vous êtes une grande, une très-grande nation. »

— Cela est parfaitement vrai, » dit l'Anglais, se redressant.

Ainsi donc, l'Anglais est vain de son pays; mais pourquoi? Pour ses monuments? il n'y entre jamais. Pour ses lois? il les critique sans cesse. Pour ses hommes d'état? selon lui ce sont des charlatans. Pour ses écrivains? il ne connaît pas leurs œuvres. Mais il est vain de son pays pour une excellente raison: son pays l'a produit.

Mme PAULINE ROLAND.

Educacion.

Origine

DU NOM DES RUES DE PARIS.

(Troisième article.)

RUE AUX OURS.

En ce temps-là (quinzième siècle), de toutes les rues de Paris, la rue Saint-Denis était la plus grande, la plus belle, la plus luxueuse; c'était dans cette rue que les riches marchands avaient établi le centre de leurs vastes opérations, que les gens de robe en renom avaient fixé leur demeure; c'était par cette rue que nos rois faisaient leur entrée dans leur bonne ville et superbe capitale, et leur sortie quand ils allaient trouver leur dernier gîte sous le pavé de l'abbaye de Saint-Denis; enfin la rue Saint-Denis réunissait le double caractère de notre faubourg Saint-Germain et de notre Chaussée d'Antin d'aujourd'hui, à savoir l'illustration et la richesse, ces deux pierres angulaires dans la fondation de tout gouvernement durable. Puisque nous en sommes au temps de la splendeur de cette vieille rue, on ne nous saura peut-être pas mauvais gré de dire quelques mots de ces entrées pompeuses de nos rois qui lui donnaient tant d'importance alors.

On pourrait difficilement se faire aujourd'hui une idée de la magnificence que l'on consacrait à ces cérémonies auxquelles la population de Paris, sa population badaude en tout temps, se préparait de longs jours à l'avance.

Toutes les rues sur le passage du cortège jusqu'à Notre-Dame étaient tapissées,

et ordinairement couvertes en haut avec des étoffes de soie et des draps *camelotés*. Des jets d'eau de senteur parfumaient l'air: le vin, l'hypocras, liqueur en grande faveur à cette époque, et qui était faite avec du vin, du sucre, de la cannelle et autres ingrédients, et le lait, coulaient de différentes fontaines.

Les députés des six corps des marchands portaient le dais; les corps de métiers suivaient, représentant, en habits de caractère, les sept péchés mortels, les sept vertus: Foi, Espérance, Charité, Justice, Prudence, Force et Tempérance; la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis; le tout monté superbement. Il y avait de distance en distance des théâtres où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'on appelait des mystères, et qui furent l'origine de notre théâtre.

On assistait ainsi au *Sacrifice d'Abraham*, au *Combat de David contre le géant Goliath*; on entendait l'Anesse de Balaam faisant un sermon à ce prophète; on voyait des troupeaux dans un bocage avec leurs bergers à qui l'Ange annonçait la naissance de l'enfant Jésus.

On lit dans un de nos chroniqueurs qu'à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres (1), rue Saint-Denis, « un ciel nud et étoilé » très-richement, et Dieu par figure séant » en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et dans ce ciel, petits enfants de » chœur chantaient moult doucement en » formes d'anges; et lorsque la reine passa » dans sa litière découverte sous la porte » de ce paradis, deux anges descendirent » d'en haut, tenant en leurs mains une » très-riche couronne garnie de pierres » précieuses, et la mirent moult douce-

(1) Cette rue était située presque vis-à-vis de celle appelée encore aujourd'hui rue du Lion.

ment sur le chef de la reine, en chantant ces vers :

» Dame enclose entre fleurs de lis,
» Reine êtes-vous en paradis,
» De France et de tout le pays;
» Nous remontons en paradis. »

A l'occasion de cette entrée, un autre historien raconte que Charles VI voulut la voir et qu'il dit à Savoisi, son favori : « Savoisi, je te prie que tu montes sur mon bon cheval, et je monterai derrière toi ; et nous nous habillerons de façon qu'on ne nous connoisse point, et irons voir l'entrée de ma femme... et allèrent donc par la ville en divers lieux, et s'avancèrent pour venir au Châtelet à l'heure que la reine passoit où y avoit moult de peuple et grande presse (1), et foison de sergents à grosses boulaies, lesquels pour empêcher la presse frappaient de côté et d'autre de leurs boulaies bien et fort ; et le roi et Savoisi tâchoient toujours d'approcher ; et les sergents, qui ne cognoissent point le roi ni Savoisi, frappaient de leurs boulaies dessus, et en eut le roi plusieurs horions sur les épaules bien assis ; et le soir, en présence des dames et demoiselles, fut la chose récitée ; et on commença d'en bien farcer (2), et le roi même se farçoit des horions qu'il avoit reçus. »

Vers le pont le plus rapproché de Notre-Dame et par conséquent le plus peuplé, la rue Saint-Denis était coupée, comme elle l'est aujourd'hui encore, par une rue petite, courte et fort étroite qui conduisait à la rue Saint-Martin. Or la centralité de

(1) Ce fut cette même Isabeau, si magnifiquement fêtée à son arrivée au trône, dont le corps, après sa mort, plus abandonné que celui du dernier des hommes du peuple, fut embarqué au port Saint-Landri, dans une barque, avec la simple recommandation au batelier de la remettre au prieur de l'abbaye de Saint-Denis.

(2) Rire.

l'endroit y avait attiré une foule de marchands de volailles, de cuisiniers et de rôtisseurs qui l'habitaient à l'exclusion de toutes les autres industries, ce qui, suivant l'usage alors établi, fit donner à la rue, qui n'avait pas encore de nom, le nom emprunté à la spécialité des professions qui s'y exerçaient ; on l'appela *vicus ubi coquantur anseres*, rue où l'on rôtit des oies ; puis *vicus ad oas*, la rue aux oies.

Quand le mot latin céda la place au mot français, on dit la rue aux oës, puis aux oues, car c'est ainsi que les anciens écrivaient oie ; et enfin du mot oues, on fit par corruption ours ; de là notre rue aux Ours d'aujourd'hui.

Que si l'on s'étonnait de voir ce genre de volaille donner son nom à une rue où l'on trouvait également d'autres espèces évidemment supérieures en qualité à celles-là, nous répondrions que chez nos pères, moins avancés que nous dans l'art culinaire, et gastronomes moins raffinés, l'oie jouissait d'une faveur qui s'est conservée encore aujourd'hui dans le peuple. A cette époque, les chapons, les poulardes, les fameuses poules du pays de Caux, étaient inconnus ; ce ne fut que vers le règne de Charles IX, que les dindons parurent en France ; le premier fut servi aux noces de ce roi, et les convives, dit-on, en furent grandement émerveillés.

La rue aux Ours, dont l'origine du nom est si simple et si peu poétique, joue cependant un rôle fort dramatique dans l'histoire des rues de Paris, et c'est à ce point de vue qu'elle a pour nous quelque intérêt.

Or, c'est pourquoi nous allons raconter à nos lecteurs à quelle occasion une petite lampe placée au coin de la rue Salle-au-Comte était perpétuellement entretenue en l'honneur de la sainte vierge.

En 1400, sous le règne du souverain Charles VI, de si triste souvenir, une brave veuve, Suisse de nation, qui, à force de travaux, d'économies et d'industriels efforts, était parvenue à s'amasser un hon-

nête pécule, prit à loyer une boutique de la rue aux Oues pour y exercer la profession de rôtisseuse. Son fils, seule famille qui lui restât depuis la mort de son mari, avait acquis une certaine habileté dans l'art de la cuisine, et elle avait judicieusement pensé que leur activité et leur savoir-faire réunis amèneraient des résultats satisfaisants qui plus tard permettraient à son cher Guillaume d'épouser la fille de quel-que marchand aisé de la rue Saint-Denis.

La brave femme n'avait point trop mal calculé, et les produits de la petite industrie le prouvèrent; car, au bout de deux années, la vente avait si bien donné, que non-seulement elle put exploiter plus en grand son commerce d'abord très-modeste, mais acheter deux autres boutiques qui lui faisaient concurrence, afin de les tenir à son compte et tripler ses bénéfices.

Mais, hélas! combien le sage avait raison quand il disait que le bonheur est souvent un mauvais conseiller! La mère, en parlant sans cesse à son fils de la fortune qui lui était destinée, des prétentions qu'il pouvait avoir, des aises qu'il était en droit désormais de se donner, et de la sécurité où il devait être touchant son avenir, lui inspirèrent du dégoût pour le travail, cette belle et inépuisable source de toute fortune, et ouvrirent son cœur aux inspirations du démon de l'orgueil et des désirs ambitieux. D'abord Guillaume dédaigna de mettre la main à l'œuvre, comme par le passé; il se contentait de donner ses ordres à des garçons, peu soucieux que le service s'en fit mieux ou moins bien à la satisfaction du public, dont il n'avait plus, disait-il, besoin.

Ce travers, cause de tant de désordres chez la jeunesse, loin d'être combattu par la veuve, fut au contraire encouragé par elle; ni les sages conseils, ni les représentations ne purent lui ouvrir les yeux, et à tous elle répondait: J'ai assez travaillé pour que mon fils se repose; je me suis assez privée et j'ai assez gagné d'argent pour qu'il en dépense et s'amuse durant qu'il

est jeune. Ces propos insensés, ces folles provocations à une vie d'oisiveté et par conséquent de licence, portèrent de dignes fruits. Nous avons omis encore un trait pour décrire le danger qui résulte de ces condescendances coupables de parents qui savent mal aimer leurs enfants, puisqu'ils deviennent les artisans de leur malheur. La veuve poussait jusqu'à l'idolâtrie le culte de tendresse qu'elle avait voué à son fils; comme intelligence, comme beauté physique et bonne façon, elle le trouvait supérieur à tous, même aux brillants officiers qui venaient souvent dévaliser la boutique pour aller festiner à la taverne voisine.

« O doux Jésus! s'écriait-elle en regardant son fils avec admiration, quel homme d'armes magnifique ferait mon Guillaume, enveloppé d'une belle casaque, la tête ornée d'une aigrette couleur de feu, et monté sur un cheval ardent devant lequel fuiraient les pacifiques bourgeois! »

• L'insensée faisait par ces malavisés propos jaillir l'étincelle qui devait amener un terrible incendie.

A cette époque, la France, en proie à des guerres intestines, perdait le plus pur de son sang, et jetait au vent des passions furieuses, ses plus précieuses ressources. Les campagnes ravagées étaient désertes et incultes, les cultivateurs s'étaient enfuis pour se soustraire aux violences des soudards, des compagnies libres, c'est-à-dire qui se payaient de leurs propres mains, et de l'innombrable multitude de pillards et vauriens qui s'étaient abattus sur notre pays pour le désoler, comme ces sauterelles dont parle l'Ancien Testament, qui ravagèrent en une seule nuit l'Égypte, ce pays le plus fertile du monde. Les seigneurs se partageaient en camps opposés, suivant leurs intérêts, leurs caprices ou leurs passions, et le malheureux peuple, qui ne comprenait rien à ces querelles de prince, recevait les coups, supportait les charges, et payait pour tous; tandis que le pauvre roi Charles VI, vieillard en enfance, que

la reine et les princes se disputaient comme un drapeau pour abriter leurs ambitieux projets, était relégué dans une sombre salle de l'hôtel Saint-Paul, où il n'avait d'autre société, d'autre soutien qu'une jeune fille, la gentille Odette, qui s'était dévouée pour soulager ces royales souffrances.

A Paris, théâtre des discordes civiles, les hommes capables de servir dans les armes devenaient, comme on le pense, de plus en plus rares : des chefs de bandes étaient sans cesse en quête de recrues nouvelles, et moitié par séduction, moitié par violence, ils ne sortaient jamais d'une taverne sans emmener avec eux quelques pauvres diables qui avaient donné dans leurs pièges, ou qui sans crédit ne pouvaient réclamer contre l'arbitraire dont ils étaient victimes, tantôt pour le duc d'Orléans, parti de la reine, tantôt pour le duc de Bourgogne, parti contraire, et toujours au nom du roi, qui n'avait pas le moindre soupçon de ce qui se faisait dans sa bonne ville de Paris.

Un jour que Guillaume était à gogueter avec de joyeux compagnons, entra dans la salle du tavernier un jeune seigneur parlant pour l'armée qui tenait en Touraine. Les riches ajustements du cavalier, ses allures décidées, ses armes, et surtout les témoignages de respect, d'obédience et de crainte qu'il recevait de tous ceux qui étaient présents, tournèrent la tête du pauvre Guillaume, si bien que, quand le couvre-feusonna, tous deux quittaient Paris de compagnie pour aller guerroyer contre les Anglais, sans que les larmes, les prières et les supplications de sa mère pussent déterminer Guillaume à remettre son voyage seulement jusqu'au lendemain.

Il n'était point mauvais cœur cependant; mais les adulations de la veuve l'avaient gâté, le démon de l'ambition et de l'orgueil le possédait tout entier; aussi, en embrassant sa vieille mère une dernière fois, ce ne fut point à sa tendresse, mais à son amour-propre qu'il s'adressa : « Tu verras, mère,

lui cria-t-il en montant en croupe derrière son protecteur improvisé, comme tu seras fière à mon retour, en retrouvant en moi un bel homme d'armes devant lequel tous s'inclineront ! » Et, cet adieu à peine jeté à la pauvre femme, il disparut de toute la vitesse du cheval, qui ne semblait point s'apercevoir qu'il eût ce soir-là une double monture.

La veuve, restée seule, demeura longtemps immobile à la place où l'avait quittée son fils, sans pensée, presque sans sentiment; quand elle revint à elle, ses larmes l'inondaient, le froid du soir l'avait transie, et elle s'exclama comme à son insu : « Mon Dieu, pardonnez-nous de vous avoir tenté, et si nous devons être punis de notre folie, faites, Seigneur, que je le sois doublement; mais que je le sois seule. »

Cependant les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois, puis les années, et jamais la pauvre mère n'entendait parler de son fils. Maintes fois des aventuriers, des routiers vagabonds, des hommes sans aveu, se présentèrent à elle, comme arrivant de l'armée de Touraine, et lui apportant des nouvelles de son fils qui se portait à merveille et allait prochainement revenir; mais les gens sages lui conseillaient de ne point croire aux discours de ces faux messagers, qui n'étaient que de méchants dupeurs spéculant sur sa crédulité, car, s'ils fussent venus réellement de la part de son fils, ils eussent certainement apporté un gage, un signe de reconnaissance, en place d'écrit qu'il ne pouvait envoyer, par la raison fort simple qu'il n'aurait pu en confectionner : signer son nom, à cette époque, était un privilège réservé à un fort petit nombre d'élus. Néanmoins, et malgré les précédentes et raisonnables représentations qui lui étaient faites, la veuve épuisait au profit de ces misérables les économies qu'elle avait amassées avec une si patiente persévérance pour assurer l'avenir de son fils, sans pour

cela retrouver le calme de l'esprit et la paix du cœur.

Privée de secours terrestres, elle implora ceux du ciel ; elle s'adressa à la sainte Vierge, cette puissante protectrice des faibles, cette consolatrice naturelle des mères affligées, et consacra une somme importante à lui dresser une statue en face même de sa maison, au coin de la rue Salle-au-Comte, qui venait d'être ouverte depuis peu.

C'était une belle statue de grandeur naturelle, avec sa robe d'azur, son voile blanc, et sur la tête une brillante couronne d'étoiles dorées, son petit Jésus dans les bras et des milliers d'angelots (1) bouffis, peints sur les nuages qui étaient figurés au fond de la niche, taillée dans la pierre. La statue fut consacrée, on vint processionnellement la bénir, et en présence de tous, la veuve déclara que c'était un vœu qu'elle faisait en l'honneur de madame la Vierge, pour obtenir le retour de son fils.

Quelques jours après l'installation de la sainte statue, deux soldats parcouraient les rues voisines de la rue aux Ours : ils étaient tous les deux dans un état complet d'ivresse, et à leurs bravades, à leurs propos sans suite, on comprenait qu'ils revenaient de faire la guerre, et qu'à eux deux ils avaient détruit la moitié de l'armée anglaise pour le moins. Ainsi poursuivis par les enfants et les gens du peuple, devant lesquels ils passaient, ils arrivèrent dans la rue aux Ours, où ils furent accueillis par des huées parties d'un groupe qui se tenait au pied de la statue de la Vierge.

Excités jusqu'à la fureur par ces vociférations grossières accompagnées d'une pluie de boue et d'une grêle de pierres, les deux soldats se disposent à marcher contre leurs agresseurs ; l'un des deux, d'une taille gigantesque, tire sa longue rapière, et, aveuglé par la colère et l'ivresse, il porte deux coups sacrilèges à la statue vénérée. A cet abominable attentat

un cri d'horreur se fait entendre, pour faire place à une terreur religieuse, car, des deux blessures faites à l'image de la Vierge, le peuple crut voir le sang couler en abondance.

En un instant mille voix s'élèvent pour demander la mort du coupable, mille bras se dressent pour la lui donner ; mais le peuple s'arrête à l'idée de le conduire à la prévôté, afin que, le supplice s'accomplissant juridiquement, l'expiation soit plus complète. Grâce à ce zèle pieux, l'autre soldat qu'on avait oublié s'était prudemment éloigné, abandonnant à son malheureux sort son compagnon, qu'il ne pouvait ni défendre ni sauver.

A la nouvelle de la profanation qui venait d'être faite à sa statue votive, la veuve sortit avec empressement, pour assister elle aussi au miracle du sang. Ciel et terre ! quel fut le coup qui la frappa en reconnaissant dans le coupable sacrilège, Guillaume, son fils, en faveur de qui elle avait fait ce vœu !

Sans doute Dieu prit en pitié l'extrême douleur de cette mère, il la trouva suffisamment punie de ses fautes, et en faveur de sa piété il voulut lui épargner d'horribles angoisses, car, au moment où elle se précipitait au milieu du peuple, en s'écriant : « Mon fils ! c'est mon fils ! » elle tombait morte aux pieds de Guillaume, épouvanté du double forfait dont il venait de se souiller.

Le lendemain de ce jour fatal, 3 juillet 1418, Guillaume fut attaché nu, à un poteau, sur le lieu même du crime, et frappé depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir avec une telle barbarie, que ses entrailles, dit un écrivain, lui sortaient du corps ; puis on lui perça la langue avec un fer chaud et on le livra ensuite au feu, après quoi on jeta ses cendres à la Seine.

Le supplice terminé, les religieux de Saint-Martin des Champs vinrent en grande pompe et suivis du clergé de toutes les églises de Paris, prendre la statue profanée,

(1) Anges.

qu'ils placèrent dans la nef de leur église, près de l'entrée du chœur.

Et depuis lors, chaque année le 3 juillet, les habitants de la rue aux Ours, qui s'étaient formés en confrérie, faisaient fabriquer un mannequin d'environ vingt pieds de haut, représentant un soldat tenant son épée à la main. Il était pendant plusieurs jours promené dans Paris, puis on le brûlait au lieu et place de Guillaume. Cette exécution fut longtemps accompagnée d'un feu d'artifice, qu'en 1743 la police fit supprimer, à cause des accidents qui pouvaient en résulter dans une rue aussi étroite.

Ce ne fut néanmoins qu'en 1793 que disparut sous la main révolutionnaire le dernier souvenir du crime qui avait donné à la rue aux Ours une si triste célébrité.

VICTOR HERBIN.

Une Mère.

Il était à peu près minuit; madame Lafère, avant de rentrer chez elle, passa chez son mari, riche banquier de la Chaussée-d'Antin, et le trouva le coude appuyé sur sa table, lisant un journal. Madame Lafère posa son bougeoir, s'assit dans un fauteuil et attendit le moment d'entamer la conversation. Le banquier était un homme probe, mais absolu et quelquefois dur; sa femme avait toujours été entre lui et sa fille, le pouvoir modérateur qui tempérait la rudesse de l'un et stimulait l'obéissance souvent tardive de l'autre. Soumise à son mari, mais sans aveuglement, tendre pour sa fille, mais sans faiblesse, elle entretenait entre le père et l'enfant une intelligence que la ressemblance de leurs caractères compromettait de temps en temps. Sa visite ne

surprit pas M. Lafère, il l'attendait; aussi quitta-t-il son journal et se tournant vers sa femme: « Vous venez me parler de votre fille, madame? »

— Oui, mon ami, répondit-elle d'une voix douce.

— C'est une jolie personne que mademoiselle Julie!... une fille de dix-huit ans, qui veut avoir plus de bon sens que son père, qui veut se choisir un mari... Mais j'oublie que vous la soutenez.

— Non, mon ami, je ne donnerai pas plus à Julie le conseil de la désobéissance que je ne lui en ai montré l'exemple.

— Pardonnez-moi, dit le banquier en tendant la main à sa femme; je ne me plains pas de vous.

— Se choisir un mari, continue madame Lafère, vous savez que c'est le rêve de toutes les jeunes filles... Eh, mon Dieu! mon bon ami, ne vous souvenez-vous pas que moi aussi je vous ai choisi?

— Mais votre père approuvait votre choix; d'ailleurs, nous... nous sommes une exception.

— Voilà ce que pense votre fille; elle se croit aussi une exception.

— Il n'y a point d'enfant, reprit M. Lafère avec vivacité, qui pense être dégagée de l'obéissance qu'elle doit à son père.

— Vous avez raison, mon ami. Vous aimez M. Didier, jeune homme excellent, qui possède toutes les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse, et vous voulez en faire le mari de Julie; mais Julie ne l'aime pas...

— Elle l'aimait il y a un mois... c'est l'apparition de M. le vicomte de Meyran qui a tout gâté... Que je suis fâché que vous l'ayez reçu chez vous!

— Je ne pouvais faire autrement, présenté par ma meilleure amie, et d'ailleurs c'était avec votre assentiment. Le vicomte est jeune, beau, riche, il aime ma fille, elle l'aime; elle sait très-bien qu'un père a le droit de choisir un époux à sa fille, mais elle croit cependant qu'une fille mérite d'être exceptée de la

règle générale, quand elle sait aussi bien choisir.

— J'en conviens, M. le vicomte porte des habits mieux faits que ceux de Didier, monte un cheval arabe, fait précéder son nom d'un titre, d'une particule et fréquente l'aristocratie dont il fait partie... voilà ses avantages aux yeux de votre fille.

— Eh bien, mon ami, quand on est riche comme vous l'êtes, les deux derniers avantages que vous venez de citer ne sont pas à dédaigner ; la richesse aujourd'hui conduit aux distinctions, et il est naturel que votre enfant...

— C'est cette soif de distinctions, interrompit M. Lafère, qui perd les hommes d'argent, et cela ne date pas d'hier !... Je sais bien quel avantage trouve le vicomte de Meyran à s'allier à un banquier, mais j'ignore ce que je gagnerai à avoir un gendre gentilhomme. Didier est le meilleur et le plus intelligent de mes commis, j'en ferai mon associé et je ne veux pas pour gendre un homme oisif... ce qu'il y a de pire au monde. Ainsi vous me dites que Julie se croit aimée ; elle ne sait donc pas qu'il la voit à travers sa dot... Je voudrais bien qu'elle pût comprendre que ce prétendant trouve les yeux de ma cassette plus beaux que les siens.

— Je le voudrais aussi !

— Vous voilà raisonnable, madame.

— Je l'ai toujours été, mon ami.

— Je donnerais beaucoup d'argent, continua le banquier, pour qu'une bonne leçon vînt prouver à Julie que la fille d'un millionnaire n'est pas toujours aimée pour elle-même... Quant à Didier, l'intérêt n'entre pour rien dans sa recherche, je connais sa fortune, et, qu'il épouse ou non, il n'en sera pas moins mon associé... mais M. le vicomte de Meyran, son château n'est peut-être qu'une ruine ?

— Votre amitié pour M. Didier vous aveugle sans doute, mon ami, et jusqu'à présent vous n'avez contre M. de Meyran aucune objection raisonnable ou du moins

fondée ; je ne viens pas pour vous dire de changer de résolution ; je connais votre sagesse, et d'ailleurs vous êtes le maître, mais je voudrais que vous essayassiez de ramener votre fille à vous sans la heurter : prenez des informations sur le vicomte de Meyran, sachez au juste quelle est sa fortune, et obtenez l'obéissance de Julie plutôt par des raisons que par des ordres... Songez que, si elle aime véritablement, il ne faut pas briser son cœur, et qu'il est dangereux de la contraindre ; votre fille tient de vous, mon ami, elle a une volonté arrêtée, et on obtient difficilement d'elle par des menaces ce qu'elle accorderait volontiers à des prières.

— J'en suis fâché, mais j'ai écrit à M. de Meyran que j'avais disposé de ma fille et que je le priais de ne plus me faire l'honneur de venir chez moi.

— C'est bien, monsieur ; mais si M. de Meyran fait de nouvelles tentatives pour se rapprocher de nous, promettez-moi que, pour le bonheur de votre fille, vous examinerez de nouveau l'affaire dont il s'agit.

— Vous êtes une excellente femme, dit M. Lafère en lui tendant la main : vous venez de me faire toucher au doigt que j'ai été, ce matin, trop vif avec Julie ; vous la ramèneriez par votre douceur : dites-lui donc ce que vous croirez convenable, mais ne m'engagez pas... tout ce que je puis faire, c'est de lui accorder du temps. »

Il était une heure du matin, tout dormait dans l'hôtel, lorsqu'en entrant dans sa chambre madame Lafère y trouva sa fille, vêtue comme la veille et se promenant avec une agitation extrême.

« Vous n'êtes pas couchée, mon enfant ? seriez-vous malade ? » dit la bonne mère avec la plus tendre inquiétude.

Julie fondit en larmes et se précipita dans les bras de madame Lafère en s'écriant :

» Je suis bien coupable !

— Je parie que non, lui répondit-elle en l'embrassant avec tendresse.

— Hélas ! si, maman, dit Julie, le visage couvert de larmes et la voix entrecoupée par les sanglots ; mais la tyrannie de mon père m'a fait perdre tout sens et toute raison.

— Expliquez-vous, ma fille ; que signifient ces larmes et pourquoi venez-vous me trouver à cette heure ? »

Julie se jeta aux pieds de sa mère ; et embrassant ses genoux, elle lui tendit une lettre.

« De M. de Meyran ! » dit madame Lafère après en avoir lu la fin. « Malheureuse enfant !... Il va venir ici... à cette heure ; il vous demande de fuir avec lui ! »

Julie cacha sa tête dans ses mains.

« Et avant de quitter la maison paternelle, avant de quitter cette chambre pure et sainte où vous avez été élevée, et de passer peut-être sans retour le seuil de cet hôtel, vous venez embrasser votre mère ?

— Vous quitter ! s'écria la jeune fille en sanglottant, ah ! je n'en ai pas le courage... je venais me réfugier dans vos bras.

— Voyons, ma fille, calmez-vous. »

Et l'asseyant à côté d'elle sur un canapé, elle lui passa un bras autour de la taille, et se mit à lire tout haut la lettre de M. de Meyran.

« Mademoiselle,

» Après avoir reçu la réponse qui m'ôte
» l'espérance, et m'interdit même l'entrée
» de votre hôtel, je suis tombé dans le plus
» violent désespoir : je jure que je mourrai
» si je n'obtiens votre main. Pour l'obtenir, il n'y a qu'un moyen : un enlèvement.
» Madame votre mère approuve mon amour ;
» son secours, inutile aujourd'hui contre la
» volonté de M. Lafère, nous sera précieux après un éclat, qu'on s'empressera
» d'étouffer en comblant mes vœux, et, je
» l'espère, les vôtres. A une heure je serai
» à votre porte... Ma mère est prévenue ;
» elle nous attend... et moi, j'attends de
» vous ou la vie ou la mort.... »

— Il va venir ? demanda madame Lafère, après la lecture de cette lettre.

Julie baissa la tête.

— Ah ! ma chère enfant ! continuait-elle... que vous avez bien fait de m'ouvrir votre cœur ! Où pouviez-vous trouver une meilleure amie ? une confidente plus dévouée et plus discrète ?... Voulez-vous vous fier à moi, Julie ?

— Si je le veux ? maman !

— C'est bien ! je vais agir comme vous agiriez vous-même, si vous aviez ma prudence, si vous aviez pour vous-même le vif intérêt que je porte à votre bonheur... M. de Meyran va donc venir... je le recevrai.

— Oh ! maman...

— Ne craignez rien, vous serez contente de moi... Il y a plus, vous serez témoin, témoin invisible de mon entretien avec lui. Fiez-vous à votre mère du soin de votre honneur, du soin même de votre amour... Vous deviez descendre au salon, n'est-il pas vrai ? Allons-y toutes les deux. »

Pour que du dehors on pût pénétrer dans le salon, qui donnait en effet sur la rue, il suffisait que de l'intérieur on voulût ouvrir la fenêtre. Madame Lafère l'ouvrit, releva la persienne de façon qu'il n'y avait plus qu'à jeter une échelle de corde ou de soie. La nuit était obscure... la rue déserte...

« Enfermez-vous dans ce cabinet, ma fille, dit madame Lafère, et gardez le silence. »

Puis elle s'assit sur un fauteuil, et attendit. Bientôt elle crut ouïr une voiture qui s'arrêtait au coin de la rue ; et quelques moments après le bout d'une échelle de corde tomba sur le parquet.

« Julie ! ma fille ! dit-elle en s'approchant du cabinet ; le voici... pas un mot... pas un mouvement !... »

Elle assura elle-même l'échelle de corde ; M. de Meyran parut au balcon, et d'un saut léger se trouva dans l'appartement.

« Ah ! madame ! s'écria-t-il reconnaissant madame Lafère ; c'est vous !... je suis perdu... »

— Au contraire, monsieur ; est-ce que vous ne vous attendiez pas à me voir ?....

Vous savez bien pourtant que ma fille n'a point de secret pour moi. Allons, monsieur le vicomte, asseyez-vous sur ce fauteuil, et causons. »

M. de Meyran, étonné, ne put se refuser à prendre un siège et à écouter madame Lafère.

« Je vais vous surprendre, monsieur, lui dit-elle : je trouve ce que vous faites très-naturel... Pour juger les gens, il faut se mettre à leur place. Vous êtes jeune, vous aimez ma fille, elle vous aime, vous l'enlevez pour forcer mon mari à vous la donner en mariage ; c'est la marche ordinaire en pareil cas. Julie, de son côté, veut bien vous suivre ; mais comme elle aime sa mère, elle la prend pour confidente... quoi de plus simple ?... Vous savez, monsieur, que je ne me suis jamais opposée à l'honneur de votre alliance ?... »

— Je sais, madame, répondit M. de Meyran, qui ne revenait pas de sa surprise, je sais ce que je dois à vos bontés. Vous approuvez donc le parti extrême que mademoiselle votre fille et moi nous prenons ?

— Jusqu'à un certain point, monsieur. Ma fille m'a tout avoué, et je n'ai rien à lui reprocher ; mais à vous, monsieur, c'est différent. Que ne venez-vous à moi, puis-que vous connaissez mes sentiments ?

— Madame, dit le vicomte, séduit par la douceur de madame Lafère, ma conduite a un motif que vous apprécierez. Je sais que vous vivez dans la meilleure intelligence avec votre mari ; je n'ignore pas que vous êtes soumise à ses volontés ; vous lui auriez tout dit, et alors l'accomplissement de mon vœu le plus ardent devenait impossible.

— Très-bien, monsieur ; vous m'avez parfaitement jugée. Maintenant que je me suis mise à votre place, permettez-moi de me mettre pour un moment à celle de mon mari... M. Lafère vous refuse la main de sa fille : il a ses raisons, sans doute. Si vous jetez les yeux sur vous, sur votre famille, sur votre fortune, sur votre position

dans le monde, vous trouvez qu'il n'y a rien à redire.

— Cela est vrai, madame ; et j'ose me croire digne...

— Très-bien, monsieur ; mais ce n'est là qu'un côté de la question. Vous pensez aussi que ma fille vous aime ?

— J'ai cette espérance, dit M. de Meyran.

— De mieux en mieux... Eh bien, monsieur, mon mari aussi aime sa fille ; il veut son bonheur, et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il renonce à tous les avantages que vous lui présentez. Qui vous a dit que l'honneur ne lui fait pas un devoir de refuser vos offres ?

— L'honneur ! madame.

— Oui monsieur, l'honneur. Vous le savez, la fortune d'un banquier souvent s'éloigne plus vite qu'elle n'est venue : le télégraphe peut nous apporter la ruine avec la rapidité de la pensée... C'est ce qui est arrivé, monsieur... nous sommes ruinés !... mon mari l'a appris ce matin, et Julie l'ignore encore. Cet hôtel où vous êtes ne nous appartient plus ; nos deux terres seront vendues : nous sommes ruinés à ne jamais nous relever... Cependant, rassurez-vous ; nous éviterons la banqueroute, notre nom demeurera pur... Voilà l'excuse de mon mari... S'il vous refuse sa fille, c'est par délicatesse de sentiment ; et je le connais, rien ne pourrait l'ébranler, qu'un éclat... Ainsi que vous l'avez prévu, quand il verra sa fille compromise, il faudra bien qu'il cède... J'approuve sa conduite et la vôtre, continua madame Lafère : en vous refusant, mon mari agit en galant homme ; en enlevant Julie, en l'épousant, vous faites notre bonheur à tous.... Vous jugez donc avec quel plaisir j'ai reçu la confidence de ma fille. Enlevez-la, monsieur ; pour moi, je ne vous quitte pas ; je pars avec vous ; et nous n'avons pas besoin de passer par la fenêtre ; prenons la porte, c'est plus simple... le concierge va nous ouvrir... Ma fille nous attend, monsieur. »

A ce langage inattendu, à cette révélation faite avec autant d'assurance que d'apparente bonne foi, M. de Meyran demeura interdit.

« Comment, madame, dit-il enfin, une ruine subite...

— Et complète, monsieur. Sans cela, pourquoi mon mari aurait-il refusé l'honneur que vous nous faites?

— J'avais entendu parler d'un rival...

— Mais vous êtes aimé, et il ne l'est pas.

— Vous voulez venir avec nous, madame?...

— Sans doute; et vous devez m'en savoir gré, car cela légitime votre enlèvement... Vous le savez, un enlèvement a toujours son côté fâcheux... Allons prendre Julie, et vous nous conduirez chez madame votre mère. »

Tandis que madame Lafère parlait ainsi, M. de Meyran s'était levé, et, par une manœuvre adroite, il s'était rapproché de la fenêtre.

« Non, madame, dit-il enfin; en vous éloignant de votre mari, je ferais votre malheur et le sien; je ne veux pas...

— Si je vous suis un obstacle, reprit madame Lafère, me conseillez-vous de confier ma fille à votre loyauté?

— Je vois, balbutia M. de Meyran, que j'exige de vous un sacrifice trop pénible...

En parlant ainsi, il enjambe la fenêtre, et se laisse glisser le long de l'échelle jusque dans la rue.

« Mon mari avait raison, pensa madame Lafère; ce M. de Meyran n'était qu'un époux de dot. »

En ce moment Julie sortit du cabinet; d'un bond elle alla rejeter l'échelle dans la rue, ferma violemment la fenêtre, et se laissant tomber dans les bras de madame Lafère :

« Ah! maman! maman! s'écria-t-elle, quelle leçon!

— Vous le voyez, ma pauvre enfant; il ne vous aimait pas! Les filles de banquier,

XI.

leurs dots sont toujours pour quelque chose dans le sentiment qu'elles inspirent... L'ingrat!... je lui ai dit que vous l'aimiez, et il a fui! Lui qui venait pour vous enlever, vous abandonne dès qu'il vous croit pauvre!... Voyez, mon enfant, combien votre père avait raison de refuser votre main à cet homme, qui ne la méritait pas!... Remerciez le ciel, Julie, de n'être point compromise; mon intervention atténue l'imprudence que vous avez commise en recevant la lettre de M. de Meyran. Ne craignez rien, votre père ignorera tout ce qui vient de se passer... Mais à l'avenir, avant de faire une de ces démarches hasardées qui engagent sans retour... prévenez-moi! »

La bonne mère passa le reste de la nuit à consoler sa fille blessée dans son amour-propre, dans son amour : elle sut répandre sur sa plaie un baume salulaire; elle sut ramener de lui-même cet esprit trop passionné à des sentiments plus raisonnables; et le matin même, Julie se rendit dans le cabinet de son père, pour lui annoncer qu'elle était prête à recevoir l'époux qu'il lui destinait.

« Mais comment donc faites-vous? dit le riche banquier à sa femme, pour obtenir ainsi tout ce que vous désirez? Vous m'aviez presque réconcilié avec votre vicomte, et voilà maintenant que vous me ramenez ma fille!

— Mon ami, répondit madame Lafère, c'est que je sais me mettre à la place de tout le monde; c'est que je sais faire la part de toutes les passions, des goûts, des intérêts de tous les âges; et, mieux que tout cela... c'est que je suis mère! »

MARIE AYGARD.

Sainte Marthe.

Au bord du Rhône, non loin de Tarascon, les deux jeunes filles de madame Germigny étaient assises sur une pierre recouverte de mousse. L'aînée regardait avec intérêt autour d'elle, tandis que la plus jeune tressait une couronne formée des fleurs des champs qu'elle venait de cueillir ; la coquette enfant plaçait de temps en temps cette couronne sur sa blonde chevelure, et consultait les yeux de sa sœur comme pour lui demander si ces fleurs la rendaient plus jolie ; mais remarquant ses regards distraits, elle éprouva un petit mouvement d'impatience.

« Elisabeth, lui dit-elle, tu ne vois donc pas cette couronne ? Trouves-tu qu'elle m'aille bien ? »

— Oui, parfaitement, Suzanne, parfaitement.

— Mademoiselle ma sœur, c'est très-mal, vous me répondez sans me regarder.

— Pardon, Suzanne ; mais j'étais toute préoccupée de ce paysage, de ces vieux arbres, si beaux.

— Tu as raison ; cet endroit est ravissant, et si j'étais riche, riche comme une reine, je ferais bâtir ici un palais dans lequel je donnerais des fêtes, où viendraient, en magnifiques équipages, toutes les belles dames et les beaux messieurs de la Provence ; on y danserait, on y chanterait tous les jours.

— Ici ! reprit Elisabeth, étonnée.

— Oui, à cette place même... Tiens, ces pierres qui sont là, et celle sur laquelle nous sommes assises, formeraient les fondations de mon brillant palais.

— Oh ! Suzanne, ce serait les profaner ! Ces pierres, sans doute, sont les derniers restes de la maison de retraite bâtie

par sainte Marthe, et dans laquelle elle venait s'occuper du bonheur des Tarasconais.

— Quoi ! c'est ici que vécut sainte Marthe ? cette belle sainte que nous voyons représentée en marbre blanc et couchée sur une tombe, dans l'église souterraine de Tarascon ? Si tu voulais, ma sœur, me raconter son histoire ?

— Bien volontiers. Je la lisais l'autre jour dans un vieux livre provençal ; j'en ai même fait un extrait, que j'ai sur moi justement.

— Voyons, je t'écoute avec attention. »

« Marthe naquit à Jérusalem, lut Elisabeth ; elle était fille d'un illustre seigneur qui commandait une partie de cette ville ; elle eut un frère et une sœur nommés Lazare et Marie-Madeleine. Marthe était d'une beauté remarquable, d'un esprit et d'une vertu qui la rendaient l'admiration de tous. « Dieu faisait l'office de cœur dans le sein de Marthe, » dit le chroniqueur.

De bonne heure elle s'imposa une vie austère : elle passait une grande partie de son temps à s'instruire par des lectures, Bien jeune encore, Marthe perdit ses parents. Un grand changement se fit alors dans ses habitudes : obligée de se mettre à la tête de la maison, elle en sut si bien diriger les affaires, que malgré la petite différence d'âge qui existait entre elle, Lazare et Marie-Madeleine, malgré le peu de sympathie qu'il y avait entre ses actions et les leurs, l'union la plus grande continua de régner parmi eux.

Marthe avait pour son frère et sa sœur un cœur de mère ; mais ce cœur était déchiré sans cesse par la conduite de Lazare, et plus encore par le scandale de la mondaine vie de Marie-Madeleine. Vainement Marthe avait cherché à combattre les penchants de sa sœur, qui n'écoutait que ses passions, accueillait par des moqueries, du mépris ou de dures paroles, les douces remontrances de Marthe ; celle-ci, tendre et patiente, n'abandonnait point sa sœur, espérant toujours que le temps viendrait

où Marie-Madeleine se laisserait toucher.

Marthe, pensant que les serviteurs devaient plutôt donner l'idée des vertus de leurs maîtres que de leur fortune, n'en avait gardé qu'un nombre suffisant pour qu'ils fussent tous occupés ; elle leur parlait toujours avec une douceur parfaite, et il est dit que « ses gens aimaient autant sa personne que ses bienfaits, et qu'ils avaient plus d'ardeur pour ses commandements que pour leur salaire. » Mais aussi il leur suffisait de jeter les yeux sur la vie de leur maîtresse pour y puiser l'exemple de toutes les vertus.

Marthe avait en elle les principes de la nouvelle doctrine prêchée par Jésus. L'instruction acquise dans son enfance développa ces principes ; elle embrassa la religion chrétienne avec toute l'ardeur de la conviction, et reçut l'eau du baptême des mains de saint Jean-Baptiste. Souvent elle avait des conférences avec Jésus, qui lui inspira un tel amour du prochain, qu'elle fit un hôpital d'une partie de sa maison, pour y soigner elle-même les malades ; et l'on disait qu'elle était « l'œil des aveugles, le pied des boiteux. »

Un jour, à force de prières, de supplications, Marthe entraîna Madeleine aux prédications de Jésus. Les sublimes paroles du fils de Dieu touchèrent la pécheresse, qui, dès cet instant, se convertit. Lazare, en écoutant le Seigneur, revint aussi à d'autres sentiments, et le frère et les deux sœurs n'eurent plus désormais qu'un seul cœur, qu'une seule volonté.

Mais les Juifs, inquiets de la nouvelle doctrine de Jésus, lui ayant signifié l'ordre de quitter Jérusalem ; Marthe, désolée de l'aveuglement de ses compatriotes, se retira dans la maison qu'elle possédait au bourg de Bethanie ; elle y recueillit les malades, les pauvres ; et c'est en récompense d'une si chrétienne vie que Jésus, Marie et les apôtres vinrent la visiter.

Bientôt Lazare fut atteint d'une grave maladie. Jésus était alors en Galilée ; Marthe

lui envoya un message qui contenait ces mots simples et touchants : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Jésus répondit : « Cette maladie ne tend point à la mort, mais à la gloire de Dieu. » Ces paroles rapportées à Marthe la comblèrent de joie, et comptant sur la promesse de Jésus, sa foi ne fut point ébranlée, même lorsqu'elle vit mourir Lazare ; car lorsque Jésus arriva en Bethanie, elle alla au devant de lui avec confiance, disant : « Je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus alors se rendit au sépulcre où depuis quatre jours reposait le corps de Lazare, et le ressuscita.

Ce miracle fut encore un motif de haine pour les pontifes et les pharisiens ; leurs persécutions devinrent tous les jours plus cruelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la mort du Juste. Marthe, Madeleine et Lazare, exilés de Jérusalem, furent mis, avec plusieurs chrétiens, sur un vaisseau à demi brisé, sans voiles, sans avirons ; lancés en mer par une affreuse tempête, on croyait les envoyer à la mort... mais la tempête s'apaisa, Dieu guida leur navire, qui entra dans le port de Marseille à la vue de tout le peuple étonné.

Au milieu des idolâtres parmi lesquels elle venait d'aborder d'une manière si miraculeuse, Marthe enseigna la religion du Christ. Un grand nombre de personnes se convertirent. Le gouverneur de Marseille, venu pour empêcher les prédications de Marthe, embrassa la doctrine qu'elle professait avec tant de zèle et d'éloquence ; ensuite elle se rendit à Aix, où la population entière devint chrétienne.

A cette époque, la ville de Tarascon était désolée par un monstre que l'on nommait la Tarasque. L'horrible animal, lorsqu'il n'était pas sur le Rhône, se tenait dans un bois voisin, et chaque jour faisait de nouvelles victimes. D'après les historiens du temps, la Tarasque était amphibie ; cet animal avait la taille d'un bœuf, la tête d'un lion, les dents longues et tranchantes, les

crins d'un cheval, les pieds, au nombre de six, semblables à ceux d'un homme; les ongles d'un ours, la queue d'un serpent; son dos, couvert d'écailles, était parsemé de cornes piquantes; d'un léger mouvement il renversait les plus gros bateaux, et la dureté de sa peau était à l'épreuve des armes; aussi tous ceux qui avaient tenté de le combattre étaient devenus ses victimes.

Les Tarasconnais, désespérés, envoyèrent des députés à Marthe, la priant de venir les délivrer par la puissance de son Dieu, qu'ils reconnaîtraient, s'il opérât ce miracle. Marthe, remplie de foi, d'espérance et de charité, fit ses adieux à sa sœur, et partit avec les députés de Tarascon.

Les habitants vinrent en foule au devant de Marthe; elle promit de se dévouer pour tous, entra seule dans le bois, où l'on entendait le monstre rugir, et l'effroi, la compassion, s'étaient emparés de la foule... lorsque l'on vit Marthe sortir du bois, tenant une croix d'une main, et de l'autre un ruban par lequel elle conduisait la féroce Tarasque, devenue aussi docile qu'un chien, aussi douce qu'un mouton... Aussitôt le peuple, se ruant sur cet animal, le tua sans qu'il cherchât à se défendre; alors tout le pays rendit grâces à Marthe et embrassa sa religion.

Bientôt Madeleine se retira dans le désert de la Sainte-Baume, à quelque distance de Marseille, et se rendit célèbre par la vie de pénitence qu'elle y mena pendant trente ans.

Marthe avait fait bâtir une petite maison dans le bois jadis habité par la Tarasque; elle s'y retirait souvent, et de cette retraite elle travaillait à polir les mœurs des Tarasconnais. Elle fit élever dans leur ville une église; puis elle se rendit à Avignon, où ayant fait de nouveaux prosélytes, elle fit construire une chapelle. Son retour à Tarascon fut un véritable triomphe; on voulait la garder dans cette ville, et lui rendre les plus grands honneurs; mais elle préféra vivre dans sa retraite, où elle avait

fondé un monastère de filles. Là elle mourut comme elle avait vécu, c'est-à-dire comme une sainte.

Depuis plus de dix-huit siècles, tous les ans, à Tarascon, en souvenir du miracle opéré par sainte Marthe, on promène un monstre fait de bois, de carton et de toile peinte; ce monstre est moitié ours, moitié serpent, moitié poisson; huit hommes le portent; quatre sont dans le corps, occupés à faire rouler ses yeux, ouvrir et fermer sa gueule; des pèlerins, quelques pénitents revêtus de leur sac, le clergé, avec croix et bannière, l'accompagnent. La procession parcourt la ville au son des cloches et à la grande joie du peuple de Tarascon, criant : « Gare! gare à la Tarasque! » Ce jour-là, à cause de la solennité, la chapelle sépulcrale où se voit le tombeau de Marthe est éclairée par de nombreux cierges; mais aujourd'hui ils ne vont plus, comme autrefois, se refléter sur le sceptre du premier roi chrétien, de Clovis, qui déposa ce royal insigne sur la tombe de Marthe, espérant obtenir par sa puissante intercession la délivrance des douleurs cruelles dont il était atteint; l'on ne voit plus reluire cette châsse d'or que Louis XI fit exécuter en l'honneur de la sainte, et dont le travail dépassait tout ce qu'on avait fait de plus beau en France : ce roi y était représenté à genoux, et des reliefs émaillés en noir représentaient les actions remarquables de Marthe; ces magnificences et celles envoyées par les rois de Jérusalem et de Sicile ont disparu; mais une belle et simple statue de la sainte est là, recevant les hommages des fidèles. »

Suzanne avait cessé de tresser sa couronne et regardait avec effroi ces pierres sur lesquelles elle était assise, ces lieux où vécut la Tarasque, lorsque, sortant de son habitation, madame Germigny vint dire à ses filles qu'il était temps de rentrer pour prendre leur leçon de piano.

« Pardon, maman, dit Élisabeth, prenant le bras de sa mère pour rentrer à la mai-

son, nous nous sommes oubliés en lisant l'histoire de sainte Marthe... Je ne croyais pas que la Madeleine pécheresse et pénitente fût sœur de Marthe et de Lazare.

— Quelques personnes pensent comme toi, mon enfant, mais en lisant et comparant avec soin les divers évangiles, l'on acquiert la conviction que Marie, sœur de Marthe, est la même que « Marie-Madeleine qui se rendit dès le matin au sépulcre de Notre-Seigneur, » la même que cette femme qui répandit sur les pieds de Jésus des parfums d'un grand prix, et à laquelle « il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » S'il fallait appuyer cette assertion de puissantes autorités, je te citerais les anciens pères de l'É-

glise : saint Irénée, saint Chrysostome, saint Clément d'Alexandrie et saint Grégoire le Grand, qui ne reconnaissent qu'une seule Madeleine, la sœur de Lazare. Bourdaloue dit aussi que Marthe et Madeleine étaient sœurs de Lazare. Madeleine signifie *magnifique*.

— En effet, Madeleine était bien belle, dit Suzanne ; mais j'aimerais mieux ressembler à Marthe...

— Qu'as-tu donc fait de la couronne de fleurs qui te séyait si bien ? lui dit Elisabeth, lorsqu'elles furent rentrées dans le salon.

— Je l'ai jetée, ma sœur, lui répondit Suzanne.

M^{me} EMMA FERRAND.

La Mariée.

Des roses de l'hymen tu marches couronnée,
Vierge ! D'heureux parents suivie, environnée,
Prête à subir les nœuds qui doivent te lier,
A la foi d'un époux tu vas te confier !
Oh ! combien sur les cœurs tes traits ont de puissance,
Et que ton doux regard révèle d'innocence !
O fortuné mortel ! pour toi, dès ce matin,
Sont sortis à la fois du coffre de satin
Ces atours élégants, cette blanche ceinture,
Ce bandeau parfumé, cette riche parure,
Ce bouquet nuptial, ces perles et ces nœuds,
Ce collier de saphirs étincelant de feux ;
Pour toi, le tissu d'or, la moire éblouissante
Revêtent ce matin ta taille ravissante,
Et pour toi, sur ton cœur, une tremblante main
A fixé l'églantine et la fleur de jasmin.

Heureux époux ! aussi, ton œil charmé l'admire,
Et je te vois hâter, avec un doux sourire,
L'heure, l'heure trop lente où les mots solennels
Doivent l'unir à toi par des nœuds éternels.

Partons donc, et reçois cette vierge timide;
 Sois toujours son appui, son protecteur, son guide,
 Prends part à ses plaisirs, prends part à ses douleurs,
 Sois fidèle, et jamais ne fais couler ses pleurs!...
 Jeune fille, avançons; voici l'auguste enceinte
 Où tu vas t'enchaîner par la promesse sainte
 D'être à lui, de l'aimer à la vie, à la mort,
 De partager toujours sa fortune et son sort...
 Mais qui m'expliquera le trouble qui t'agite,
 Et saurai-je pourquoi, chancelante, interdite,
 Tu sembles en tremblant aborder ce séjour?
 Car, je le sais, tes vœux ont appelé ce jour;
 Cette simple chapelle avec goût préparée,
 Naguère, il m'en souvient, toi-même l'as parée;
 Ces guirlandes d'hymen, ces riches ornements,
 Je les ai vus éclore entre tes doigts charmants...
 Pourquoi?... mais d'autres soins occupent ta pensée;
 Dans la nef spacieuse où tu m'as devancée,
 Grave et les yeux baissés, seule tu ne vois pas
 Les flots du peuple immense accouru sur tes pas,
 Qui t'entoure et te presse, et qui suit, idolâtre,
 Le voile dont les plis cachent ton front d'albâtre,
 Et la fleur d'oranger tremblant dans tes cheveux;
 Tu passes, cependant, objet de mille vœux;
 Tu passes, on t'admire, et la beauté jalouse,
 Émue, en te voyant, s'arrête, ô jeune épouse!
 C'en est fait! tes serments ont engagé ta foi;
 Aux vœux du prêtre saint j'ai mêlé ma prière,
 Car mes pas t'ont suivie au seuil du sanctuaire,
 Et mes yeux un instant se sont fixés sur toi.

Mon regard s'est levé pendant la pompe sainte,
 Et j'ai lu sur tes traits le trouble et la contrainte;
 Tu méditais, rêveuse, et j'ai vu ton œil noir
 Sur le missel doré s'arrêter sans le voir.
 Quand le vœu redoutable a consacré ta chaîne,
 Ta voix à mon creille est parvenue à peine;
 Pâle, tes doigts distraits ont effeuillé tes fleurs,
 Et ta paupière humide a recelé des pleurs.

Vierge, alors tes pensers poursuivaient-ils l'image
 Du foyer paternel sans retour déserté?

Ou bien, en acceptant ton nouvel esclavage,
Regrettes-tu déjà ta douce liberté?
Regrettes-tu ce temps où, chérie et folâtre,
L'ingénieux amour d'une mère idolâtre
T'entourait de plaisirs sans cesse renaissants,
Simples comme ton âme et comme elle innocents?
Alors, montait vers Dieu ta première pensée :
Ton cœur lui consacrait chaque heure commencée ;
Sous son joug révérent tes jours coulaient sans bruit,
Comme parmi les fleurs l'onde serpente et fuit.
Quel nuage eût troublé ta belle adolescence ?
Tes jeux et tes plaisirs étaient ceux de l'enfance.
Souvent, assise au soir entre tes vieux parents,
Je t'ai vue égayer leur veille par tes chants :
Tout ce qui t'entourait s'animait de ta joie ;
Habile à marier l'or, la laine et la soie,
Ton aiguille avec art combinait leurs couleurs,
Et sous tes blanches mains faisait naître des fleurs.
Quelquefois, de ta harpe au loin retentissante
Tes doigts faisaient vibrer la corde frémissante,
Et plus souvent encore, à tes brillants pinceaux
La nature elle-même envia leurs tableaux.

Doux travaux, plaisirs purs, plaisirs de la famille!...
Soupire en les quittant, soupire, jeune fille!
Ces jours si près encor sont les jours d'autrefois,
Et tu vas maintenant passer sous d'autres lois.
Rentrons ! de ton hymén la journée est finie :
Tes parents attendris en pleurant t'ont bénie ;
Ils se retirent seuls... ne les appelle pas ;
De ton maître nouveau, soumise, suis les pas,
Mais dis, en franchissant le seuil de ta demeure :
« Ma liberté fut douce, et vaut bien qu'on la pleure ! »

Soupirs, poésies par M^{me} FÉLICIE D'AYZAC,
dame de la maison royale de Saint-Denis.

Revue des Théâtres.

Antonine ou la Créole, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Edouard Lemaître.

Le contre-amiral Duchemin avait une nièce, fille unique de son frère, riche colon de la Martinique. Antonine ayant perdu sa mère très-jeune, était adorée de son père, qui lui laissait faire toutes ses fantaisies ; se trouvant entourée d'esclaves obéissants et soumis, qu'elle voyait frapper à la moindre faute, au moindre oubli, à la moindre désobéissance, la pauvre petite devint un petit despote. Sa volonté était-elle mal comprise ou trop lentement exécutée ? elle entraînait dans des colères, dans des désespoirs qui la rendaient aussi malheureuse que ses malheureux serviteurs. Son père étant mort, le contre-amiral alla la chercher, l'amena en France ainsi que Louise, une orpheline élevée avec elle, et la maria à un de ses amis, Albert Derville, jeune lieutenant de vaisseau, homme doux et calme, qui avait beaucoup plus de goût pour la science que pour la marine. Antonine était fort riche, fort jolie, les jeunes gens s'aimaient, le contre-amiral crut avoir fait un heureux mariage, et remonta sur son vaisseau pour aller de nouveau courir les mers.

M. Derville et sa femme habitent un délicieux château de la Normandie. Six mois se sont écoulés ; un matin, de bonne heure, le contre-amiral arrive croyant trouver le bonheur dans sa jeune famille. Il rencontre Marcel, le jardinier, qui s'est réveillé avant le coq, afin, dit-il, de réparer le dégât que sa maîtresse a fait la veille au soir. Trouvant qu'on ne plaçait pas assez tôt des fleurs sous les fenêtres de son salon ; elle avait cassé tous les pots, et arraché toutes les fleurs... Le contre-amiral questionne Derville sur sa femme. « Vous avez cru me rendre heureux,

mon ami, répond-il, je ne le suis pas. — Je ne saurais croire qu'avec toi Antonine ne puisse se défaire de quelques défauts. — J'en perds l'espérance. — Il doit y avoir des moyens... — Un seul... mais tourmenter de sang-froid une femme que j'adore... qui m'aime... Ah ! si je pouvais changer son caractère sans lui rien ôter de sa tendresse pour moi... — Essayons, » dit le contre-amiral. Louise arrive près de Marcel et lui dit en pleurant. « Madame m'avait ordonné hier d'entrer ce matin de bonne heure dans sa chambre ; madame dormait, j'ai eu la maladresse de laisser tomber une tasse, ce qui l'a réveillée de mauvaise humeur... — Et puis ajoute Marcel « Le langage de Saint-Quentin, les paroles dans le creux de la main... » c'est son habitude. — Diable ! dit le contre-amiral, frapper une enfant élevée près d'elle, et qui la sert plus par amitié que par devoir ! — Je ne vous savais pas ici, messieurs, reprend la pauvre Louise ; ne dites rien à madame... je ne lui en veux pas... c'est un petit mouvement de vivacité ; il faut plutôt la plaindre. »

Le contre-amiral et Derville forment un complot contre Antonine. Elle sonne... on la laisse sonner... elle accourt en fureur, et à peine a-t-elle embrassé son oncle, qu'elle chasse Louise... Derville entend qu'elle reste. Il y a une noce dans le village ; l'usage est que la noce vienne danser dans le jardin du château, Antonine ne le veut pas... le contre-amiral le veut et engage la mariée pour la première contredanse. La créole se trouvant seule, abandonnée de ses domestiques, de son oncle, de son mari, veut se rendre à cette noce... personne pour l'habiller ! Elle essaye et ne peut venir à bout de rien. Louise vient en tremblant la prier de recevoir ses services. Antonine lui reproche sa fraîche toilette. « Je la dois à vos bienfaits, madame, » répond la douce fille. Sa maîtresse, furieuse, lui arrache son joli bonnet et le jette par terre. Marcel prend le parti de Louise, il reçoit un soufflet, et Antonine

exaspérée se retire au fond d'un pavillon donnant sur le jardin. Là, elle entend Gervais, le concierge, l'accuser d'être un mauvais cœur, un vrai diable; de les faire enrager tous. « C'est une calomnie, dit Louise; je connais ma maîtresse mieux que vous, elle est humaine, libérale. — En soufflets. — Elle souffre la première de la peine qu'elle cause. — (Louise a peut-être raison, se dit Antonine, qui les écoute.) — Elle y pense toujours et elle oublie le bien qu'elle a fait. — Pour oublier le bien ça ne doit pas lui être difficile. — Et si je vous disais que c'est elle qui a donné les 600 francs que je vous ai remis pour vous débarrasser des parents qui vous redemandaient la dot de feu votre femme, et voulaient faire vendre votre maison. — Quoi! c'est c'te méchante dame qui est si bonne! — Je vous assure qu'il ne manque à madame qu'un peu de douceur et d'aménité pour être chérie de tous ceux qui l'entourent (— Oh! mon Dieu! se dit Antonine, si je pouvais le croire!) — Que je suis donc fâché de ce qui va lui arriver! reprend Gervais. (Antonine prête l'oreille.) Je passais près du bosquet où M. Derville causait avec le contre-amiral; j'en ai pas voulu les écouter, parce que ce n'est pas poli; mais je me suis caché derrière la charmille et j'ai tout entendu. M. le contre-amiral disait : « Allons, Derville, décide-toi... ce n'est pas une femme, c'est un diable; il n'y a plus à hésiter. » Monsieur lui répondait « Oui!... je le sens... avec elle l'existence est un supplice. — Alors consens donc à ce que je te propose. J'ai commandé les chevaux de poste. — La quitter! reprenait monsieur. — Je te rejoindrai demain, et me charge d'annoncer à madame ma nièce qu'elle ne te reverra pas de longtemps!... — Eh bien, oui! que se décide à dire enfin monsieur... nous parcourrons encore les mers ensemble. — Bravo! qu'a repris M. le contre-amiral; sous trois jours nous serons embarqués; dans un instant sois prêt à partir... » Antonine, qui écoutait avec anxiété, s'élance tout

à coup hors du pavillon, en s'écriant : « Partir! — Sauve qui peut! » dit Gervais, s'enfuyant à toutes jambes. Louise, se retire à l'écart. « Je suis anéantie! » dit Antonine, debout, immobile, à la porte du pavillon. Oh! non, cela n'est pas possible!... me quitter... m'abandonner!... Ici chacun se plaint de moi... ils m'accusent tous... nos serviteurs, Louise, mon mari, mon oncle lui-même.... tous... et moi je resterai seule... Serais-je donc en effet une femme avec laquelle il soit impossible de vivre?... aurais-je mérité la haine de tous ceux qui m'entourent?... mais Derville; je l'aime... je l'adore... oh! l'idée d'une telle séparation me tue!... » A la vue de la douleur de sa maîtresse, Louise s'avance avec crainte. « Quoi! Louise, lui dit la créole avec douceur, tu ne me hais donc pas? J'ai été pour toi si injuste! — Vous avez été si généreuse! — J'ai fait le tourment de ta vie. — Vous avez pris soin de mon enfance. Je comptais passer mes jours avec vous; mais vous me renvoyez, je suis prête à me rendre dans l'endroit qu'il vous plaira m'indiquer, et toujours votre nom restera gravé dans mon cœur. — Ma chère, ma bonne Louise! j'ai bien des torts à réparer envers toi; promets-moi de ne jamais me quitter. — Ah! dit la jeune fille, se jetant dans les bras de sa maîtresse, ce moment efface toutes mes peines; il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour votre bonheur... — Du bonheur!... il n'en est plus pour moi! j'ai perdu le cœur de mon mari... il veut me fuir... » On entend le flageolet de Marcel; Antonine rentre dans le pavillon, afin de cacher sa douleur aux gens de la noce; le contre-amiral et Derville, qui les suivaient, s'arrêtent; Antonine, n'entendant plus rien, entr'ouvre les persiennes; elle aperçoit son mari et les referme précipitamment. « Veuillez me pardonner ma faiblesse, mon ami, disait Derville... cette séparation peut avoir des suites très-malheureuses!... — Très-heureuses au contraire, répond le contre-amiral;

car si, après deux ans passés loin de toi, Antonine n'est pas corrigée... tu mourrais à la peine... ce n'est pas pour quelque temps alors qu'il faudrait la fuir... Allons, voici les chevaux... pars donc!... — Oui, dit Derville avec résolution... il le faut... je pars... et si dans deux ans Antonine, en effet, n'est pas corrigée, elle ne me reverra jamais! » Antonine jette un long cri de désespoir; Derville se précipite dans le pavillon, rapporte sa femme évanouie, et la dépose sur une chaise du jardin. « Diable! dit le contre-amiral, est-ce que ça lui aurait déjà produit assez d'effet?... » La créole revient à elle comme en sortant d'un songe. « Où suis-je?... dit-elle. Il me semblait... Qu'ai-je donc entendu tout à l'heure?... on dansait; je crois... et puis mon mari!... oh! oui, il voulait me fuir... il m'abandonnait... pour toujours!... — Chère Antonine, lui dit Derville avec tendresse. — C'est lui!... encore! s'écrie-t-elle avec joie... Ah! ne pars pas, Albert... je suis assez punie, va!... je l'ai bien mérité; mais davantage... ce serait trop... j'en mourrais. Oh! oui... je t'ai rendu bien malheureux... mon amour ressemblait à de la haine... j'ai dû perdre ton cœur... je l'ai perdu... mais, à force de soins, de douceur, de soumission... je le regagnerai, n'est-ce pas?... laisse-moi l'espérer... Malgré tous mes torts, je n'ai jamais cessé de te chérir... et maintenant même qu'une leçon bien cruelle a changé mon caractère, elle n'a rien changé à mon amour... Oh! daigne me pardonner, Albert!... On ne s'avilit pas aux pieds de ce qu'on aime, dit-elle en se mettant à genoux; j'implore ma grâce! — A la bonne heure! s'écrie le contre-amiral tout joyeux. — Jen'y tiens plus, s'écrie à son tour Derville, relevant sa femme; chère Antonine!... viens dans mes bras, sur mon cœur; c'est là que tu trouveras ton pardon, en m'accordant le mien, pour une épreuve si pénible! »

Louise, qui de loin regardait cette scène avec anxiété, fait signe à la noce d'accourir;

Derville prie sa femme de se calmer; mais Antonine, au contraire, appelle tout le monde. « Venez, mes amis, leur dit-elle, venez, vous tous qui avez à vous plaindre de moi, venez me pardonner. — A charge de revanche, ma nièce, reprend le contre-amiral, car tu vois un coupable... C'est moi qui voulais emmener ton mari... — Ah! mon oncle! vous m'avez rendue à la raison... et vous me verrez à présent et toujours faire le bonheur de ceux qui m'environnent. »

Je présume, mesdemoiselles, qu'Antonine aura bien encore quelques rechutes; mais avec un bon cœur, on peut toujours se corriger.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Tu sais, ma chère, que l'Académie française est chargée de décerner les prix et les médailles destinés par feu M. de Montyon à récompenser les actes de vertu, et les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Cette année, l'Académie a donné 3,000 francs à M. Wilm, auteur d'un livre intitulé : *Essai sur l'éducation du peuple*, dans lequel l'auteur dit comment il faudrait que fût fait un livre d'éducation pour le peuple, et l'on se demande pourquoi l'auteur lui-même n'a pas fait ce livre... Je le sais bien, moi... parce que c'est trop difficile!... Un savant, vois-tu, cela peut faire un livre pour mettre dans une bibliothèque, mais non dans les mains des enfants. — 2,500 fr à M Salmon, pour un ouvrage intitulé : *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires*. Ces pauvres instituteurs de campagne, ils enseignent à lire dans le psautier... Comme c'est amusant et instructif pour le petit paysan, la petite ouvrière! comme cela leur apprend le français et la prononcia-

tion française... Aussi ils repoussent les livres instructifs qu'ils croient tous ennuyeux, et recherchent les livres nuisibles. Je ne te fais ces observations critiques, ma chère, que pour arriver à te dire que si tu réfléchis, si tu observes, si tu as le talent de rendre tes pensées, si tu as de l'imagination pour créer des drames touchants qui inspirent l'amour de Dieu et du prochain, le dévouement au pays et à la famille... écris un livre pour les enfants des pauvres, apprends-leur à aimer les riches qui les aident, et à devenir riches eux-mêmes par le travail, la sobriété et l'économie, afin de pouvoir aider à leur tour ceux qui sont pauvres... Songe que l'éducation des hommes est la mission des femmes... Mon Dieu! les hommes seront toujours assez savants si nous leur enseignons à être heureux! Mais je reviens à l'Académie. Elle a décerné 2,000 francs à mademoiselle Louise Bertin, pour des poésies intitulées *Glanes*, — 1,500 francs à mademoiselle Félicie d'Ayzac, pour un recueil de poésies intitulé *Soupirs*, — 1,500 francs à M. Mary Lafon, pour un ouvrage intitulé : *Histoire religieuse, politique et littéraire du midi de la France*; — 1,000 francs à M. Ernest Fouinet, pour son livre intitulé *Gerson, ou le manuscrit aux enluminures*. — 1,000 francs à mademoiselle Anaïs Martin, pour un livre intitulé *L'Ami des jeunes personnes*, — et une médaille d'or à madame Agénor de Gasparin, auteur d'un ouvrage intitulé *le Mariage au point de vue chrétien*.

L'Académie a aussi décerné pour son compte un prix de poésie de 2,500 francs dont elle avait donné le sujet : *Le monument de Molière*. C'est madame Louise Colet qui a obtenu ce prix; M. Alfred des Essarts a eu le premier accessit, M. Bignan le second.

Tu vois que les femmes l'ont emporté en poésie, en intelligence... eh bien! elles l'ont aussi emporté en vertu, en généreux dévouement.

L'Académie a encore décerné des prix Montyon de 3,000, 2,000, 1,000 et 500 francs. Je ne te parlerai pas de tous ces braves gens qui se jettent dans l'eau, dans le feu, pour sauver des hommes; de toutes ces femmes pauvres qui travaillent jour et nuit, se privent du nécessaire pour soigner et nourrir des êtres encore plus pauvres, plus malheureux qu'elles; mais je te raconterai cette touchante histoire.

M. et madame Josserand habitaient Provins; ils avaient deux enfants: Sophie, l'aînée, âgée de quatorze ans, était ouvrière; elle travaillait déjà depuis plusieurs années pour s'amasser une dot, afin d'entrer au couvent, lorsque M. Josserand se trouva ruiné par des entreprises hasardeuses; il donna à ses créanciers tout ce qu'il possédait, mais il restait leur devoir encore 4,000 francs. Aussitôt que Sophie connut ce désastre, elle revint chez son père, lui remit le petit trésor qu'elle avait si laborieusement amassé, et renonçant à consacrer sa vie à Dieu pour la consacrer à sa famille, elle se mit à travailler afin de nourrir son père infirme, sa grand'mère octogénaire et son jeune frère. Madame Josserand étant tombée malade, Sophie comprit que le plus cruel chagrin de sa mère était de laisser des dettes; elle lui promit de les payer, d'y sacrifier sa vie entière, et la pauvre mère mourut consolée. A peine fut-elle morte que Sophie alla trouver les créanciers, s'engagea à les payer et leur demanda du temps... Les créanciers, émus de la démarche de cette jeune fille, lui accordèrent tout le temps possible... mais ils ne comptaient guère qu'elle pût jamais, chargée de l'existence de trois personnes, acquitter les dettes de son père. Il y a aujourd'hui vingt ans de cela, et l'existence de Sophie a tenu toutes ses promesses: son père a vécu honoré par elle et à cause d'elle; sa grand'mère est morte en la bénissant, son frère lui doit une bonne éducation, un état, et surtout un nom sans tache, car toutes les dettes ont été payées!

Ce sont d'anciens créanciers, des voisins témoins et admirateurs de cette bonne et généreuse Sophie, qui ont divulgué sa vie qu'elle croit si simple, si ordinaire... Remercions M. de Montyon pour avoir fondé des récompenses qui nous font connaître ces vertueuses femmes qui n'étaient connues que de Dieu !

Allons, ma chère, essayons de mériter l'approbation de notre conscience ; c'est notre prix Montyon à nous qui n'avons pas encore eu de malheur à pleurer, à soulager... Chut !... parlons bas... le malheur est peut-être là qui nous guette !... Eh bien, étudions notre piano, vocalisons, peignons avec persévérance, soyons adroites, habiles dans nos travaux de femme, et si le malheur venait un jour frapper à notre porte, nous pourrions lui dire : Entrez ! nous sommes prêtes à vous recevoir... Il s'en irait bien vite, va !... Le malheur ne se plaît que chez les gens paresseux, sans courage, sans énergie...

Je vais donc t'expliquer notre planche IX, qui est une espèce de salmigondis ; mais d'abord il faut que je répare les oublis de ma dernière lettre.

A propos des bracelets en corail (page 256, 1^{re} colonne), les aiguilles d'acier doivent avoir 5 millimètres de circonférence, la ganse à la reine doit être large de 3 millimètres, et pour un bracelet il en faut 3 mètres de long. A présent que j'ai réparé mes fautes passées, je vais tâcher de n'en pas faire de nouvelles.

Le n° 1 est le dessin d'un cabas que tu fais de la grandeur qui te convient : il se brode sur casimir noir. Le vermicelle qui l'entoure se fait en points de chaînette avec du cordonnet de soie bleu de France ; à côté de ce premier point et dans l'intérieur de ce dessin, ajoute un second point de chaînette en cordonnet de soie bleu pâle. La crête de coq qui forme la palme se fait en bleu de France, la ligne intérieure en bleu pâle, et le pois en bleu de France. Tu peux, au lieu de ces deux nuan-

ces de bleu, mettre deux nuances de vert.

Une écharpe d'organdy, longue de 3 mètres, qui aurait ce dessin brodé tout autour, au crochet, ou en points de chaînette en coton blanc, et le bas de l'écharpe parsemé de six rangs de palmes, serait fort jolie. Tu aurais soin de placer ton dessin de manière à laisser du bas 12 centimètres d'organdy pour en former une frange.

Tu pourrais encore acheter 3 mètres de cachemire noir, les couper en deux dans la longueur, et en faire deux écharpes que tu broderais au crochet ou en points de chaînette avec du cordonnet de soie noire. Tu laisserais du bas 12 centimètres de cachemire pour en former une frange. Ce dessin vient de chez madame Chardin.

Tu peux encore faire cet encadrement autour d'un mouchoir de batiste, et le broder en points de chaînette avec un coton bleu foncé à l'extérieur et bleu pâle à l'intérieur.

Le n° 2 est le dessin d'un coin de mouchoir qui se continue tout autour. Ce dessin se brode entièrement au plumetis ; la ligne extérieure se festonne, se découpe, et on y coud tout autour un picot de fil. Ce mouchoir coûte 9 francs tout dessiné sur belle batiste, au coin de la place Vendôme.

Le n° 3 est un dessin de tapisserie à courant que tu m'as demandé pour chaises, fauteuils et coussins.

Le n° 4, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie dont tu fais le fond en pékin vert.

Les couleurs qui sont indiquées, *pâle*, *clair*, dans ce dessin et dans le fond de pékin, se font en soie. Tu peux cependant ne faire ce fond que d'une seule couleur de laine : vert-chou foncé.

Tu vois que ce dessin peut s'exécuter aussi en vert sur fond rouge, et en jaune sur fond bleu. Si tu ne faisais pas le fond en pékin, tu choisirais pour le fond uni la nuance la plus foncée de celles indiquées pour le pékin. Ce dessin vient du *Symbole de la paix*.

Tu m'as fait observer que pour chaises, fauteuils et coussins formés de bandes de tapisserie et de bandes de velours cela coûtait trop cher... mais il y aurait un moyen : prends du canevas, dessine dessus la forme d'une chaise, d'un fauteuil ou d'un coussin, fais au milieu le dessin de ta bande de tapisserie, et de chaque côté fais en tapisserie une bande tout unie, de la couleur que je t'ai indiquée pour le velours.

Le n° 5 est un dessin de palmes, qui s'exécute sur du tricot.

Veux-tu faire une couverture de lit d'enfant ?

Achète deux aiguilles de 8 millimètres de circonférence, — de la laine bleu-pâle, —vert-chou, —rouge-clair, —violet-foncé, —orange, —blanche, en cinq brins.

Prends la laine blanche, monte 12 mailles, tricote une jarretière, ne fais jamais la première maille ; lorsque ta bande a 1 mètre de long, ferme-la.

Le n° 6 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour faire ces palmes. Choisis ce qui doit être le dessus de cette bande, prends une aiguille à tapisserie, enfile une aiguillée de laine bleu-pâle, suppose que chaque maille tricotée à l'envers représente deux brins de fil d'un canevas, et sur ces mailles, en faisant le point de marque, forme ces petites palmes. Ne coupe pas ta laine et recommence une autre palme. Cette bande doit être large de 5 centimètres à peu près, et longue de 1 mètre.

Fais ainsi quatre bandes.

Prends ta laine bleu-pâle, monte 24 mailles, tricote une jarretière. Cette bande doit être large à peu près de 10 centimètres et longue de 1 mètre.

Fais ainsi cinq bandes.

Couds, à surjet, ces différentes bandes ainsi posées : bande bleu-pâle — bande de palmes — vert-chou — palmes — rouge-clair, — palmes — violet foncé, — palmes — et orange. Double ta laine blanche ; elle sera en 10 brins ; enfile-la dans une aiguille, et, le long

de la bande bleu-ciel, sur un moule ou sur une planchette de 3 centimètres de circonférence, fais un rang de filet, de manière à former une espèce de feston ; taille des brins de laine de toutes tes couleurs et longs de 30 centimètres, prends-en un blanc et un bleu-ciel, passe-les au milieu d'un de ces festons sur lequel tu les mets à cheval, reprends-les au bas de ce feston pour les réunir en y formant un nœud. Prends un brin de laine blanche et un brin de laine vert-chou, noue-les comme les précédents, continue de même, avec les autres couleurs, jusqu'à la fin des festons de la bande bleu-pâle ; reprends de l'autre côté de la couverture la bande orange, fais-y le même feston en laine blanche et ajoutes-y les mêmes brins de laine que du côté opposé. Cette couverture de lit devra avoir 1 mètre de long sur 80 centimètres de large.

A présent : *Qui peut moins peut plus...*

Allonge cette couverture jusqu'à ce qu'elle ait 1 mètre 80 centimètres, fais 8 bandes de palmes et 10 bandes des différentes laines ; après la bande orange, tu remettras une bande bleu-pâle, ainsi de suite, et tu auras 1 mètre 60 de large. C'est l'ouvrage de la grand'maman et de sa petite-fille ; cela se porte partout : au salon, au jardin, en visite. A la campagne, cette couverture pare un lit ; à la ville, elle se jette sur le lit d'un malade ; quand il ne fait pas assez froid, elle remplace l'édredon... et puis c'est si amusant à faire ! J'ai vu cette couverture rue Saint-Honoré.

Le n° 7 est la moitié du devant d'un fichu-guimpe.

Le n° 8 est la moitié du dos. Ce fichu se ferme derrière.

Le n° 9 est ce fichu monté et plissé à tuyaux d'orgue. L'entre-deux de l'épaule doit avoir 10 centimètres de long, celui du tour du cou 40 centimètres.

Le n° 10 est une manche que tu tailles sur le patron n° 7, planche VIII ; cette manche a 4 fronces dans le haut et 4 dans le bas, monté sur un poignet terminé par

une dentelle. Je t'aurais évité cette explication si le poignet eût été bien indiqué par la gravure.

Le n° 11 est la moitié du dessus d'une bottine de tout petit enfant.

Le n° 12 est la moitié du derrière de cette bottine.

Le n° 13 la moitié de la semelle.

Tu prends du jaconas blanc, tu tailles en droit fil, et en ajoutant les remplis, ces trois patrons, sur lesquels tu mets une couche de ouate; tu tailles encore une fois ces trois patrons, tu les places sur la ouate et tu les réunis en les piquant ensemble à petits carreaux. Tu fais un passepoil en jaconas, tu en bordes entièrement le patron n° 13, le haut du patron n° 12, jusqu'à l'étoile, tu rabats la doublure sur le passepoil et fais un point de côté pour réunir le dessous au dessus quand il n'y a pas de passepoil; tu fais des œillets où ils sont indiqués, et tu réunis ces trois patrons en les cousant en dedans, à points arrière, de manière à ce que l'étoile du n° 11 se trouve sous celle du n° 12, et celle qui est derrière le n° 12 près de celle du n° 13.

Le n° 14 est cette bottine toute montée. Elle se lace d'avance avec une petite faveur rose ou bleue, et se noue sur la jambe et sur le cou-de-pied.

Voilà enfin nos explications finies; reposons-nous en causant chiffons, et voyons si tu seras de mon avis.

J'ai rencontré dans un magasin, une demoiselle qui avait une robe de barège, à carreaux maron sur fond blanc; les manches faites sur le modèle n° 10, planche IX, le corsage n° 9 et 10, planche IV; un mantelet de mousseline garni tout autour de bandes pareilles festonnées et plissées à la *bonne femme*, un chapeau de paille d'Italie orné d'un ruban de satin blanc, pas de tour de tête, ses cheveux frisés en trois longs tire-bouchons, un long voile de tulle de soie blanche, terminé du bas par un large ourlet. J'ai trouvé cette toilette charmante.

J'ai rencontré plusieurs petites filles ayant des chaussettes, un pantalon qui ne descendait qu'au-dessus des genoux, le reste des jambes nu; la robe ne descendait pas plus bas que le pantalon; des manches courtes, des mitaines noires, une écharpe et un chapeau comme toutes les autres petites filles. Je doute que ce costume prenne en province; mais il doit donner de la force et faire marcher avec plus d'aisance.

On m'a parlé d'une toilette de bal ainsi composée:

Une robe d'organdy, ayant trois plis à la jupe, y compris l'ourlet, hauts de 15 centimètres; au-dessus de chaque pli un ruban de gaze bleue, large de 6 centimètres, ayant de jolis dessins formés d'une espèce de chenille de soie bleue, cousu à plat du haut et du bas sur la jupe; des manches courtes à la robe de dessous, qui était en jaconas blanc; des manches courtes à la robe d'organdy, mais plus larges que celles de jaconas, et garnies du bas de deux petits plis au-dessus desquels était un petit ruban pareil à celui de la robe et cousu de même; le corsage taillé sur les n° 7, 8 et 11 de la planche IV; le même ruban plissé à la *bonne femme*, au bas d'une berthe taillée sur le modèle n° 9, planche VIII. La coiffure se composait de deux rosettes de même ruban de gaze; l'écharpe était en organdy, terminée du bas par un long effilé arrêté par des nœuds. Les gants courts. Que penses-tu de cette toilette?

J'accompagnais maman dans une visite, lorsque j'ai trouvé la fille de la maison qui étudiait son piano; elle avait une robe de mousseline de laine grise, unie, faite sur les modèles n° 9 et 10 de la planche IV. Ses manches courtes descendaient jusqu'à son coude; là elle les avait garnies d'une double ruche de tulle de coton blanc; le tour de son cou était garni de même; elle avait un tablier de gros-de-Naples noir; des nœuds de rubans de gros-de-Naples noir, dont les deux bouts pendants avaient été attachés avec des épingles, des deux

côtés de sa tresse de derrière; ses cheveux étaient relevés en bandeaux...

Mais je m'arrête; nous n'avons plus à espérer qu'un mois de beau temps; il va bientôt nous falloir penser à nos toilettes d'hiver !... La terre change de parure, nous sommes bien obligées d'en changer !

Adieu, ma chère petite; mon cœur ne changera jamais que pour t'aimer encore davantage.

Je m'aperçois qu'il me reste encore quelques lignes; je vais les consacrer à réparer ma faute. Tu m'as grondée de n'avoir pas continué de te donner la prononciation des mots et des noms anglais qui se rencontrent partout; tu as raison, et j'ai eu tort... Aussi je m'empresse de continuer les pages 29 et 30 de l'année 1842, et à propos de la visite que la jeune et belle Victoria, reine d'Angleterre, vient de faire au roi des Français et à sa famille, réunie au château d'Eu, je commencerai par cet air national des Anglais avec lequel les Français l'ont saluée :

PRONONCE.

| | |
|--|---------------------|
| God save the queen! (Dieu sauve la reine!) | God séve zé kouïne. |
| Lady (dame) | Lédi. |
| Ladies (pluriel) | Lédize. |
| Milady (madame) | Milédi. |
| Miladies (pluriel) | Miléidize. |

HOMMES POLITIQUES.

| | |
|--|------------------------|
| Sir Robert Peel | Ser Roberte Pille. |
| Stanley | Stann'lé |
| Chatam | Tebatamm. |
| Russel | Reussel. |
| Stewart | Stéouarte. |
| Brougham | Brouh'mm. |
| Castlereagh | Cass'l're. |
| Canning | Kanigue. |
| Marlborough | Márlborô. |
| Lord Wellington, | Lorde Ouelliannktonne. |
| Cromwell | Crommouel. |
| Meeting (réunion, assemblée de peuple) | Mitinngue. |
| Meetings (pluriel) | Mitinze. |

Maintenant exerce-toi à prononcer ces mots en escamotant les r, reapel—repealers, repel—répéleurse, qui se trouvent dans ces mots, et dès que tu verras arriver le *th* dépêche-toi de mettre ta langue entre tes dents... Du courage! Adieu! J. J.

Ephémérides.

SEPTEMBRE. Ce mois. le septième de l'année romaine, le neuvième de la nôtre, était sous la protection de Vulcain. Ce mois est personnifié sous la figure d'un homme vêtu seulement d'un manteau jeté sur son épaule droite et flottant au gré des vents. De la main gauche, il tient une ficelle à laquelle un lézard se débat attaché par une jambe. Aux pieds de cet homme sont deux cuves pleines de raisins préparés pour la vendange. Le 20 de ce mois on fêtait la naissance de Romulus.

ACCIDENTS PHYSIQUES.

Le 13 septembre 1666, incendie de Londres.

Le 13 septembre, le feu prit dans la ville de Londres et y fit les plus terribles ravages. Pendant trois jours que dura cet incendie, il consuma quatre-vingt-dix-neuf églises, du nombre desquelles était la cathédrale; la maison de ville, treize mille deux cents maisons particulières qui formaient soixante rues; vingt-six magasins et un nombre considérable de bibliothèques, d'écoles, d'hôpitaux et de superbes hôtels. Le feu après tous ces ravages s'éteignit de lui-même.

On érigea une colonne au lieu où le feu avait commencé; cette colonne a cent quatre-vingt-huit pieds de hauteur. Elle pose sur un piédestal de trente-sept à trente-huit pieds de haut, et large de dix-neuf pieds six pouces carré. La face principale est ornée d'un bas-relief en marbre, où la sculpture a représenté d'un côté la destruction des maisons par le feu, et de l'autre leur réédification. Diverses figures allégoriques enrichissent cette composition, au milieu de laquelle on voit le roi Charles II, auquel on présente le plan de la reconstruction de la ville. Aux quatre angles

du socle sont sculptées quatre salamandres : le tout est couronné par un grand vase en bronze d'où sortent des flammes.

Mosaïque.

PETITE VIOLETTE BLEUE.

Fable de Færster.

Petite violette bleue venait de naître au bord d'un ruisseau qui coulait dans une profonde vallée, quand elle se mit à dire : « Ce n'est guère la peine de fleurir ici, pour y vivre la tête courbée vers la terre; d'ailleurs, je suis dans un lieu si bas que je ne puis rien voir, il serait donc sensé d'aller prendre racine ailleurs. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue de ses petites mains arrache de terre ses petites jambes l'une après l'autre et se met en voyage.

« La montagne qui est de l'autre côté de la vallée me conviendrait, dit-elle; si je pouvais atteindre le premier plateau, je verrais un bon morceau du monde; il serait donc sensé d'aller y prendre racine. »

Petite violette bleue monte d'un pas agile jusque sur le sommet de ce plateau éclairé par le plus brillant soleil. Mais à peine y fut-elle installée qu'elle se dit :

« D'ici on ne voit pas grand chose. Ah ! du second plateau je pourrais voir le monde de l'un à l'autre bout; il serait donc sensé d'aller prendre racine plus haut. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue de ses petites mains arrache de terre ses petites jambes l'une après l'autre et recommence à voyager.

Cependant sa course devient moins rapide, la fatigue l'oblige de se reposer souvent; enfin, après une marche pénible, elle arrive au second plateau; mais à peine fut-elle installée dans l'endroit éclairé par le

plus beau soleil. « Ah ! dit-elle, d'ici la vue est bien étendue; cependant on ne découvre pas encore le monde tout entier... si j'étais sur le troisième plateau, mes yeux pourraient percer jusqu'au fond du ciel; j'entendrais chanter les anges, je verrais Dieu gouverner l'univers ! Il serait donc sensé de prendre racine un peu plus haut. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue arrache de terre, avec ses petites mains, ses petites jambes l'une après l'autre et recommence à voyager.

Cette fois sa marche est plus pénible encore; il ne se trouve plus ni chemin ni sentier... petite violette bleue veut revenir sur ses pas... mais elle a des éblouissements, la tête lui tourne... alors rassemblant ses dernières forces, par un effort surhumain, elle arrive mourante de fatigue et d'effroi sur le plateau, objet de son ambition... Mais le sol est de pierre, un vent glacial souffle avec violence; petite violette bleue se sent transie, elle tremble de toutes ses petites branches, elle cache sa tête sous son petit tablier vert, ses petites mains, ses petits pieds s'engourdissent; alors elle se met à pleurer amèrement, ses petites joues bleues deviennent pâles, les larmes s'y arrêtent en gouttes de glace. « Hélas ! dit-elle, que ne suis-je restée dans le lieu où j'ai fleuri ! »

Ce furent les dernières paroles de petite violette bleue : après les avoir prononcées, elle roidit ses petits membres, s'affaissa sur elle-même et mourut.

Si tu as dans le vallon une demeure assurée, ne désire jamais de t'élever plus haut.

Traduit de l'allemand par M^{me} E. BECHER.

La louange est souvent une aumône, la vérité est toujours un hommage.

Marquis DE FODRAS.

vue
uvre
étais
pour-
l'en-
Dieu
ensé
lette
tites
autre

nible
emin
reve-
ouis-
sem-
effort
igue
son
un
etite
mble
ne sa
tites
ent;
, ses
, les
lace.
dans

etite
cées,
a sur

e as-
plus

HER.

ône,





St. Otilio, et alii, 1710

St. Otilio, et alii, 1710

St. Otilio, et alii, 1710